

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

POUR L'UNION SACRÉE

Message du Président de la République

DISCOURS DE MM. ANTONIN DUBOST ET PAUL DESCHANEL

Le message présidentiel a été lu jeudi à la Chambre des députés par M. René Viviani, président du conseil, et au Sénat par M. Aristide Briand, garde des sceaux :

Messieurs les sénateurs,
Messieurs les députés,

Vous trouverez naturel qu'après une année de guerre, le Président de la République tienne à honneur de s'associer au Gouvernement et aux Chambres pour rendre un hommage d'admiration et de reconnaissance à la nation et à l'armée.

Lorsque, il y a douze mois, j'ai recommandé au pays cette union sacrée qui était et qui demeure une des conditions de la victoire, je ne doutais pas que mon appel ne fût immédiatement entendu.

Seuls, nos ennemis, qui ont toujours méconnu la France, pouvaient croire que nous offririons à leur brutale agression le concours de nos dissentiments.

A l'heure précise où ils annonçaient audacieusement que Paris était en proie à l'émeute, la capitale prenait cette physionomie grave et sereine, où se révélait la froide résolution des esprits. Des plus grandes villes aux plus petits villages, passait un grand courant de fraternité nationale, qui, dans la population comme dans le Parlement, emportait jusqu'au souvenir des querelles civiles. Ouvriers et patrons, paysans et bourgeois, le peuple tout entier faisait face à l'ennemi.

Depuis une année, cette volonté de concorde ne s'est pas démentie. Rien ne l'affaiblira.

Si l'Allemagne compte sur le temps pour nous diviser, elle se trompe aujourd'hui aussi grossièrement que l'an dernier. Le temps ne relâchera pas les liens de la famille française. Il les resserrera sans cesse davantage.

Parce qu'elle est unie, la France est grande et forte; parce qu'elle est unie, elle est confiante et calme.

Chaque jour, dans les moindres communes, la collaboration spontanée des vieillards, des femmes, des enfants, assure le cours régulier de la vie locale, prépare l'ensemencement, la culture de la terre, l'enlèvement des moissons, contribue, par l'organisation du travail, à maintenir, dans l'âme populaire, la patience et la fermeté.

Chaque jour, des Français de tous partis et de toutes confessions apportent leur offrande au Trésor, et des mains qui gardent la noble trace du labeur quotidien déposent aux guichets des banques des pièces d'or péniblement épargnées.

Partout, le pays donne l'exemple sublime d'une même pensée et d'une même résolution.

La généreuse émulation qui excite toutes les

activités françaises à s'employer dans la défense et que le Parlement a le patriotique souci d'encourager, fortifie elle-même l'union publique, puisqu'en s'exerçant sur l'objet le plus élevé qui puisse solliciter l'attention des citoyens, elle se dépouille aisément de toute arrière-pensée personnelle. Elle peut donc et elle doit favoriser, non seulement cette pleine harmonie des pouvoirs politiques sans laquelle tous les désordres seraient à redouter, mais la coopération nécessaire des bonnes volontés privées.

Des énergies individuelles qui savent se discipliner elles-mêmes, c'est, de tout temps, la grande force d'une nation. En temps de guerre, les énergies ne sont jamais trop nombreuses ni trop puissantes. Jamais, non plus, elles n'ont besoin, pour produire leur effet intégral, de mieux coordonner leur action.

La beauté du peuple s'est lumineusement reflétée dans l'armée.

L'armée, que la nation a formée de sa propre substance, a tout de suite compris la grandeur de son rôle. Elle sait qu'elle combat pour le salut de notre race, de nos traditions et de nos libertés. Elle sait qu'à la victoire de la France et de ses alliés sont soumis l'avenir de notre civilisation et le sort de l'humanité.

Dans le cœur des plus modestes de nos soldats et de nos marins a pénétré, sans effort, le sentiment très vif de ce grand devoir historique. Chacun d'eux s'absorbe entièrement dans la France maternelle et ceux qui tombent ne craignent pas de mourir, puisque, par leur mort, la France vit et vivra éternellement.

De ces officiers et de ces hommes, constamment exposés au danger, rayonnent sans cesse la confiance et l'espoir. Hier encore, des permissionnaires, qui avaient apporté à leurs foyers le réconfort de leur bonne humeur et de leur légitime fierté, revenaient au front plus ardents que jamais et plus résolus.

Dans l'égarement de son orgueil, l'Allemagne s'était représenté une France légère, impersonnelle, mobile, incapable de persévérance dans les desseins et de ténacité dans l'effort. Le peuple et l'armée continueront d'opposer à ce jugement calomnieux la réalité de leur force tranquille.

Ils ne se laisseront troubler, ni par les nouvelles mensongères qui cherchent à faire dans l'ombre le siège des âmes faibles, ni par les bruyantes protestations pacifiques des manifestes ennemis, ni par les paroles doucereuses et perfides que des agents suspects murmurent parfois aux oreilles des neutres.

Naïfs conseils de lâcheté, vaines tentatives de démoralisation. Personne, en France, ne s'en émeut.

La seule paix que puisse accepter la Répu-

blique est celle qui garantira la sécurité de l'Europe, qui nous permettra de respirer, de vivre et de travailler, qui reconstituera la patrie démembrée, qui réparera nos ruines et qui nous protégera avec efficacité contre tout retour offensif des ambitions germaniques.

Les générations actuelles sont comptables de la France vis-à-vis de la postérité. Elles ne laisseront pas profaner ou amoindrir le dépôt que nos ancêtres ont confié à leur garde passagère.

La France veut vaincre, elle vaincra !

SÉNAT

Discours de M. Antonin Dubost, président.

Messieurs,

Le 4 août 1914, le peuple français, sommé de forfaire à l'honneur de ses engagements, à la fidélité de ses souvenirs et à la gloire de son passé, a juré de ne les point trahir, de vaincre ou de mourir !

Un an après, son territoire violé mais son âme intacte et sa confiance entière, il renouvellé ce serment solennel. Les soldats, les travailleurs, la jeunesse précocement murie, les femmes et les vieillards, par la voix de leurs assemblées et de leur gouvernement populaire, jurent à nouveau de rester fermes jusqu'à la victoire ! Et nous, qui nous sommes unis dans le premier élan, nous ne nous désunirons pas dans le combat : toute division serait mortelle au pays envahi et combattant !

Dans l'horrible drame qui ensanglante le monde, ce grand spectacle lui sera donné, d'une démocratie épanouissant jusque-là avec confiance ses institutions et ses libertés, se resserrant soudain aux strictes disciplines de la guerre et sans rien altérer de ses organes vitaux de discussion, de contrôle et de responsabilité, faisant front à un empire militarisé à outrance, à une invasion longuement préparée et traîtreusement déchaînée !

D'autres anniversaires, des fastes définitifs et glorieux seront un jour célébrés ! Aujourd'hui, bannissons les paroles sans action et les imaginations inquiètes, écartons-les de nos tranchées, de nos maisons et de nos rues ! Écoutons seulement la voix des canons et l'appel des usines !

La précision des ordres, la fermeté de leur exécution, la vigilance de leur contrôle sont les seules choses que nous ayons à concerter. Que de leur côté les administrations se mobilisent totalement, qu'elles se mettent sur le pied de guerre, qu'elles renoncent aux lenteurs et aux complexités bureaucratiques !

Au travail, donc !

Assurons notre union sacrée comme on assure son armure durant le combat, ayons confiance dans nos alliés comme ils ont confiance en nous, et la victoire arrivera à son heure !

Messieurs, vivent à jamais la France et la République !

(Le Sénat a voté l'affichage de ce discours.)

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Discours de M. Paul Deschanel, président.

Un an a passé depuis le jour où l'ennemi, avant même de nous avoir déclaré la guerre, a violé notre territoire ; un an plein d'une gloire si pure, qu'elle éclaire à jamais toute l'histoire du genre humain ; un an où la France, la

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

En Algérie. — Les populations de l'Algérie ont donné depuis un an de beaux exemples de patriotisme. Le gouverneur général, à l'heure où commence la deuxième année de la guerre, leur a exprimé ses félicitations.

« Les troupes d'Afrique, leur a-t-il dit, ont pris rang parmi les défenseurs les plus glorieux de la patrie. Les soldats français et indigènes ont rivalisé d'ardeur, de dévouement et d'esprit de sacrifice. »

« Les colons que l'âge a maintenus dans leurs foyers ont, au prix de grandes difficultés et en déclinant leur énergie, assuré la vie économique de l'Algérie et de la France; ils ont sauvé la physionomie laborieuse et la fécondité de ce pays. Quant aux indigènes, ils sont demeurés fidèles à leur promesse et ont déjoué par leur inébranlable loyauté, les desseins perfides de l'ennemi de la France, dont les livres diplomatiques nous ont dévoilé le secret. »

L'espérance a été restée chez nous indéfectible; que tous accueillent ici nos remerciements émus et chaleureux. »

Donce France. — M. l'intendant général Burquet, directeur de l'intendance du camp retranché de Paris, a présidé, ces jours-ci, la cérémonie de distribution des prix d'une école communale du 15^e arrondissement. Il a parlé aux petits élèves avec une éloquence attendrie qui les a vivement touchés. Il leur a parlé de la France :

« Il faut penser à la patrie, leur a-t-il dit, il faut l'aimer, comme font vos pères, comme ont fait vos ancêtres, d'un amour profond, ardent, exclusif. La France est belle. Ses vieux poètes l'appelaient « la douce France », et parmi tous les peuples de la terre, parmi ceux-là mêmes qui se sont, il y a un an, dressés contre nous en ennemis farouches, il n'en est pas un qui ne connaisse et ne vante la beauté de la France. C'est pour ses grâces et pour ses richesses qu'elle est et fut toujours convoitée; c'est pour la garder à vous, mes enfants, que vos pères ont pris les armes et ont couru à la frontière. Plus tard, après la victoire, vous irez la parcourir, vos mains dans les mains des héros qui vous l'auront conservée, et vous la trouverez telle qu'on vous l'a décrite, et la connaissant mieux, vous l'adorerez plus encore, la douce France, la mère patrie. »

Et, à la fin de son discours, quand M. l'intendant général Burquet convia ces enfants à crier avec lui : « Vive la France ! », tous les petits cours battaient et bien des yeux étaient mouillés de larmes.

Un bout de promenade. — Les désertions, depuis quelques mois, sont nombreuses dans l'armée allemande, particulièrement parmi les troupes cantonnées à proximité de la frontière suisse. Un de nos confrères raconte cette scène, qu'il a vue de ses propres yeux au pont de Kaiserstuhl (Kaiserstuhl est une petite ville suisse, située sur le Rhin, en aval de Schaffhouse) :

« Il est midi. Entre un des soldats du poste allemand qui barre le pont du côté badois, et un groupe de trois jeunes filles venues de Kaiserstuhl, une conversation joyeuse s'engage. Tout en causant, le guerrier en uniforme *Feld-grau* franchit, sans avoir l'air d'y penser, la barrière, et la conversation continue, émaillée de mots plutôt vifs. Le factionnaire et le chef de poste lui-même en rient comme de petites folles. Le quatuor s'éloigne à pas lents jusqu'au milieu du pont où passe la ligne idéale qui sépare les deux territoires. A ce moment, le guerrier fait demi-tour, voit le chef de poste occupé à lire un permis de passage. Entre lui et ses camarades, vingt-cinq personnes circulent. Seul, le factionnaire le suit de l'œil, mais sans songer à mal. Un groupe passe, qui déroberait instant l'homme sans armes à la vue de l'homme armé. L'homme sans armes profite. En un furieux temps de galop, il atteint la rive suisse et s'éclipse. Ai-je besoin de dire qu'on ne l'a pas revu ? »

Disciples fidèles. — Le professeur Uspenski, directeur de l'institut archéologique russe de Constantinople, est revenu à Petrograd, et il fait savoir que son institut a été entièrement saccagé par la populace turque.

« Les pertes matérielles, déclare-t-il, peuvent

être évaluées à 500,000 roubles; mais des trésors inestimables, puisque uniques, ont été détruits. « Ainsi, par exemple, périt : le monument découvert en Asie Mineure et portant des inscriptions slaves datant du sixième siècle; 200 manuscrits, environ, ayant trait aux origines de l'Eglise grecque orthodoxe, etc. »

Cette perte est irréparable, affirme le professeur Uspenski, et il accuse formellement les agents allemands d'avoir mené la foule des fanatiques musulmans et de l'avoir excitée à la destruction de l'institut archéologique.

On voit que les Turcs commencent à mettre en pratique les saines doctrines de la Kultur. Leur essai est un parfait coup de maître. Du paradis de Mahomet, le calife Omar qui jadis réduisit en cendres la magnifique bibliothèque d'Alexandrie, doit être satisfait de ses petits-fils.

L'île de Crié. — Là dernier, à pareille époque, toutes les colonies britanniques répondirent à l'appel de la mère patrie avec un enthousiasme qui ne s'est pas affaibli depuis lors. D'Afrique arriva cette lettre curieuse :

« Nous, Somalis du Jubaland, apprenons que le gouvernement allemand a déclaré la guerre. Comme le vent du désert entraîne les sables de notre côte en des formes nouvelles, ainsi l'annonce de la méchanceté allemande pousse nos cœurs au service du gouvernement anglais... »

Mais le témoignage le plus touchant est venu d'une minuscule île du Pacifique, annexée, il y a treize ans, à la Nouvelle-Zélande et qui compte 4,000 habitants maoris. C'est le texte suivant, d'une exquise poésie :

« Je suis l'île de Crié, un petit enfant qui se lève pour porter secours au royaume de George V. Notre offre se compose de deux parties : 1^o de l'argent; 2^o des hommes. Mais ce que j'ai, mon Dieu, je le donne. »

On se rappellera désormais le nom du « petit enfant qui se lève ».

Sacrifices patriotiques. — Le dernier emprunt anglais a eu, on le sait, un succès immense.

Les Anglais qui ne possédaient pas de disponibilités en espèces ont fait en sorte de s'en créer, et c'est pourquoi, en Grande-Bretagne, un grand nombre d'objets d'art et de toiles célèbres passent en ce moment des mains de leurs aristocratiques propriétaires dans celles de gros marchands.

Les originaux sont remplacés dans les antiques demeures par des copies.

Un des meilleurs peintres de la « Royal Academy » est tellement occupé aujourd'hui à copier des chefs-d'œuvre qu'il refuse toute nouvelle commande.

Deux portraits de grandes dames par Lawrence, un autre par Gainsborough, ont été tout dernièrement vendus par un pair très connu à un marchand de Londres. Le grand seigneur anglais, qui a touché 60,000 livres sterling, a seulement stipulé comme condition de vente que les trois toiles resteraient pendant deux ans à sa disposition.

Le son du canon. — Pourquoi le son du canon, qui, d'après les théoriciens, ne s'entend pas normalement au-delà de 25 ou 30 kilomètres, est-il, en certains cas, dans la guerre actuelle, très nettement perceptible — le fait a été indéniablement constaté — au-delà de 100 kilomètres ?

Le docteur J.-J. Van Aar, ancien professeur de physique à l'université d'Amsterdam, nous fournit une explication très plausible de ce phénomène.

D'après ce savant, il y a lieu de distinguer dans la propagation du bruit du canon trois zones : une où l'on entend le bruit; une autre où on ne l'entend plus; enfin, une troisième, où on l'entend de nouveau.

M. Van Aar explique cette contradiction par la constitution de l'atmosphère dans ses couches supérieures. Le son, qui se propage d'abord verticalement, subit, au contact des couches supérieures, une sorte de réfraction qui le rejette par dessus la région silencieuse, dans une région plus éloignée où on l'entend de nouveau.

Vive le son, vive le son,
Vive le son du canon !

« Feu de tambour »
et combat à la baïonnette

Notre action en Champagne orientale avait été interrompue depuis décembre. Reprise le 16 février, elle se développa jusqu'aux premiers jours de mars avec des avantages marqués.

Ce sont ces combats que les Allemands appellent la « bataille d'hiver en Champagne ». L'un des fils de l'empereur, le prince Oscar de Prusse, attaché à l'état-major de la 3^e armée, en a publié un récit dont les journaux reproduisent des extraits. On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes :

Il faut dire que les Français nous ont attaqués avec beaucoup de crânerie, s'élançant sur les monceaux de cadavres de leurs camarades. Mais ce ne sont pas les attaques de l'infanterie qui rendirent le combat si dur pour nous; ce n'est pas le corps à corps dans les tranchées, où l'Allemand, plus fort, l'emportait toujours sur le Français. Non ! mais la formidable artillerie que les Français avaient mise en batterie et la quantité infinie de munitions dont ils disposaient ont fait du séjour dans nos tranchées un véritable enfer et de l'action de nos troupes des actes d'héroïsme impérissables.

Les Français tirent sur un espace de terrain relativement très petit 100,000 obus en un seul jour ! Nous avons trouvé un ordre français, calculant 18 obus pour un mètre de tranchées, non pas pour toute la journée, mais peut-être pour une ou deux heures. La vitesse du tir rappelait donc celle d'une mitrailleuse, avec cette différence que ce n'étaient pas des projectiles d'infanterie, mais des obus de tous calibres. « Feu de tambour », c'est ainsi que l'on appelait ce genre de feu d'artillerie, et son effet était terrible; les obstacles en fil de fer étaient complètement détruits, comme balayés, les tranchées changées en cuvettes plates, les abris transpercés. Aucun moyen de défense ne pouvait résister, même un moment, à ce feu.

Nous avons eu, tout comme les Allemands, notre crise de munitions après les batailles de la Marne. Nous l'aurions eue — les prophètes eux-mêmes étant restés au-dessous de la vérité — alors qu'aurait été entendues la voix du général Langlois et d'autres voix encore. Il n'en aurait pas moins fallu réclamer des usines de guerre un immense effort. Les usines se mirent à l'œuvre. Nous ne semblons pas avoir manqué d'artillerie, d'obus, de munitions « de tous les calibres » à la bataille d'hiver de Champagne (février-mars). Mais j'ai écrit, de propos très délibéré, en parfaite connaissance de cause, que nous n'aurions assez de munitions et assez de canons que le jour où nous en aurions trop.

Le fils du Kaiser affirme, par contre, la supériorité des Allemands dans le corps à corps, ce qui ne paraît pas être l'avis du major Morath, professionnel plus averti, bon observateur, avec la coquetterie de l'impartialité. « Conclusion, écrit-il, à tirer de nos combats dans l'Ouest : il s'agit d'apprendre le combat à l'arme blanche. Les outils techniques, les instruments de guerre compliqués ne doivent pas nous faire négliger l'éducation des muscles, l'escrime, d'où dépend tout au moment critique. »

Ici encore, il faut dire que notre supériorité ne sera jamais assez grande.

L'infanterie sait aujourd'hui qu'elle ne peut agir avec efficacité et sans des pertes excessives, disproportionnées, qu'après de longs bombardements, intenses, furieux, foudroyants, après que d'énormes rafales d'acier auront affolé, abruti l'ennemi, et que des tonnes et des tonnes de métal auront ravagé ses tranchées, fait un horrible mélange de membres épars, de sacs à terre éventrés, de mitrailleuses rompues, de terres bouleversées. Il n'en suit pas toutefois que l'infanterie

France de Jeanne d'Arc et de Valmy, sort, s'il se peut, encore plus grande.

Oui, un peuple surpris au milieu des travaux de la paix, peuple de héros et de saints, a brisé l'effort de la plus redoutable puissance militaire qui ait paru dans le monde et l'a forcée de se cacher sous terre. Et voici une guerre nouvelle, une guerre basse. Soit : brève ou longue, la France, domptant son génie et changeant ses méthodes, l'accepte; chacun de ses soldats, devant les fils de fer sanglants, redit le mot de Jeanne : « Vous pouvez m'enchaîner, vous n'enchaînerez pas la fortune de la France », et, du fond de la tranchée fanéuse, il touche le sommet de la grandeur humaine.

Dois-je, en un tel moment et devant un tel peuple, parler de ses mandataires ? Oui, pour montrer, d'ici même, l'unité inébranlable de la nation.

Après l'heure immortelle du 4 août 1914, où, saisie d'une émotion religieuse, cette Assemblée, image de la France, de la France éternelle, dans son fervent amour de la justice, dans son perpétuel et sublime élan vers l'idéal, fit le serment sacré que nous venons renouveler aujourd'hui, quelle fut son attitude et quelle fut son œuvre ?

D'août à la fin de décembre, la Chambre n'a point siégé. De janvier à mai, elle a voté les projets indispensables à la défense nationale. Puis, vous avez voulu connaître l'emploi des crédits que vous aviez votés. Vous avez voulu savoir, par l'organe de vos commissions, ce qu'il y avait de canons, de fusils, de munitions, d'hommes innocés ou mal occupés, et quels soins étaient donnés à nos blessés et à nos malades. Un jour, je l'espère, les travaux de vos commissions seront publiés; le pays verra s'ils ont été inutiles, et l'histoire impartiale dira les services que, dans cette crise, le Parlement a rendus à la France et à l'armée.

En attendant, restons calmes et fermes; restons unis contre l'envahisseur, comme la nation elle-même. Ce peuple magnifique a prodigé son sang; il ne nous faut, à nous, que du caractère. Jamais la mesure, jamais le sens des réalités ne furent plus nécessaires.

Il serait scelerat d'ôter par une parole, par un geste, la moindre parcelle de foi à ceux qui se battent avec un invincible courage. Et il serait criminel de perdre une seule minute pour porter au maximum la puissance de leurs armes et l'organisation industrielle de la guerre.

Ecartons avec la même énergie les semeurs de paniques et les semeurs d'illusions. Soyons des semeurs de confiance, de confiance raisonnée; car l'issue du conflit ne dépendra pas seulement des forces matérielles, elle sera, en définitive, affaire de volonté et de constance.

Nous le jurons par nos martyrs et par nos morts, dont le sang crierait contre nous si nous n'achevions pas leur ouvrage; la France, sûre de ses alliés comme ils sont sûrs d'elle, éprise de leur vaillance, sourde aux insolentes menaces comme aux suggestions perfides, envisageant désormais la lutte dans toute son étendue et dans toute sa durée et continuant d'y offrir sa grande âme, la France qui a la gloire suprême, après avoir proclamé les droits de l'homme, de défendre les droits des peuples, la France ne cédera pas. Une fois de plus elle chassera dans son aire le vautour qui la ronge. Il ne s'agit pas seulement de la vie, il s'agit de ce que toujours elle a préféré à la vie : l'honneur.

(La Chambre a voté l'affichage du discours de son président.)

LA SITUATION FINANCIÈRE

Jeudi, au Sénat, M. Ribot, ministre des finances, a fait un bref exposé de la situation financière. Il a constaté d'abord que le recouvrement des contributions directes se fait d'une façon satisfaisante puisque les recouvrements à opérer, en dehors des départements envahis, se montaient à 1,091 millions et qu'il a été encaissé 1,038 millions.

Le placement des bons et obligations de la Défense Nationale continue à se faire avec un très grand succès. Les bons en circulation représentent une valeur de 6,958 millions. En juillet, il a été émis pour 825 millions de bons et pour 322 millions d'obli-

gations. Le pays a donc apporté en un seul mois 1,148 millions, ce qui a permis de ne faire aucun emprunt à la Banque de France. Et le public se presse pour verser son or aux guichets de la Banque, sans qu'aucune pression ait été exercée à cet égard. Le ministre a ajouté :

Messieurs, le pays comprendra, et il comprend, sans que nous ayons besoin de le dire, il sent qu'il a encore un grand effort à faire financièrement et militairement pour arriver à la fin de cette guerre, comme il veut y arriver, c'est-à-dire à la victoire.

Le pays a conscience de la situation; il sent que tous doivent payer de leur personne ou de leurs ressources, que nous sommes à une heure où personne n'a le droit de penser uniquement à soi et que le salut de chacun n'est que dans le salut commun. (Applaudissements.)

Voilà ce qu'il faut dire à ce pays; il ne faut pas lui faire l'illusion de vouloir lui cacher les difficultés d'aujourd'hui et celles de demain. (Applaudissements.)

La tenue du pays est admirable et nous n'avons tous, Gouvernement, Sénat, Chambre des députés, qu'à nous inspirer de ses sentiments et à nous montrer dignes de lui. (Vifs applaudissements sur tous les bancs.)

Après ce discours, le Sénat a voté les quatre contributions directes pour 1916.

LE GÉNÉRAL SARRAIL
aux Dardanelles

Le général Sarrail vient d'être nommé commandant en chef de l'armée d'Orient.

Il remplacera aux Dardanelles le général Gouraud qui est rentré en France après avoir été grièvement blessé.

Faits de guerre
DU 3 AU 6 AOÛT

Artois.

Dans les nuits du 4 au 5 et du 5 au 6 août, canonnade et combats à la grenade autour de Souchez. Devant Neuville-Saint-Vaast, une tentative d'attaque allemande a été facilement et rapidement enrayée.

Aisne et Argonne.

Dans la vallée de l'Aisne, le 5 août, actions d'artillerie assez vives à Tracy-le-Val et autour de Vailly.

En Argonne, le 3 août, lutte très vive à coups de pétards et de grenades dans la partie occidentale de la forêt jusqu'à la région de Saint-Hubert. Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands ont prononcé deux attaques : l'une entre la cote 213 et le ravin de la Fontaine-aux-Charmes, l'autre dans la région de Marie-Thérèse. Les assaillants ont été partout rejetés dans leurs tranchées par nos feux d'infanterie et d'artillerie. Le 4 août, au Four-de-Paris et vers la Haute-Chevance, fusillade incessante de tranchée à tranchée. Dans la nuit du 5 au 6, la lutte à coups de bombes et de pétards, appuyée par des actions d'artillerie, a repris plus d'intensité, particulièrement autour de la cote 213, dans la région de la Fontaine-aux-Charmes et vers Saint-Hubert. A l'ouest de la cote 213, les Allemands ont essayé de déboucher de leurs tranchées, mais ils ont été aussitôt arrêtés par notre feu.

Devant Vauquois, les Allemands ont fait exploser, le 3 août, deux mines qui n'ont causé aucun dégât dans nos tranchées.

Hauts-de-Meuse.

Les 3, 4 et 5 août, violent bombardement en forêt d'Apremont. Dans les nuits du 4 au 5, et du 5 au 6, au Bois-Haut, plusieurs tentatives d'attaque allemandes ont été facilement repoussées à coups de grenades et par des feux d'infanterie.

Lorraine et Vosges.

Dans la nuit du 5 au 6, les Allemands ont bombardé le village d'Embermenil et nos positions autour de Reillon.

Deux avions allemands ont jeté sur Fraize,

dans la vallée de la Meurthe, une dizaine de bombes qui ont tué deux femmes et un soldat.

Les 3 et 4 août, vif bombardement au Ban-de-Sapt et sur les hauteurs du Linge. Dans la nuit du 3 au 4, au Linge et au Schratzmaennle des combats à coups de grenade et de pétards se sont poursuivis à notre avantage. Au Barrenkopf, nous avons repoussé une contre-attaque allemande. Dans la soirée du 4, les Allemands ont prononcé une attaque très violente, malgré laquelle nous avons conservé toutes nos positions, à l'exception de quelques éléments de tranchées sur la crête du Linge. Dans la journée du 5, des combats très acharnés se sont livrés sur les hauteurs qui dominent la Fecht du nord, particulièrement au col du Schratzmaennle, où l'ennemi, après s'être emparé d'un de nos blockhaus, en a été chassé par une contre-attaque immédiate; nos tirs de barrage ont inlégèrement aux Allemands de très lourdes pertes.

FRONT RUSSE

Dans la direction de Riga, après de violents combats sur les bords de la rivière Missa, les Allemands ont été obligés de se replier vers l'ouest.

A l'est de Ponevieg, les Allemands ayant concentré des forces importantes ont réussi à progresser légèrement et continuent leur offensive.

Sur le front de la Narew, des combats acharnés ont été livrés dans la direction de Lomza et d'Ostrow, au sud-est d'Ostrolenka, et dans le secteur de la rivière Ojé, affluent de gauche de la Narew. Les Russes ont lancé des contre-attaques énergiques qui ont contenu l'ennemi.

Sur la rive gauche de la Vistule, les troupes russes après s'être retirées le 3 août de la ligne Bloné-Nadarjine sur les positions de Varsovie, se sont repliées sur la rive droite du fleuve, le 5 août, à quatre heures du matin, évacuant Varsovie. Elles ont occupé un nouveau front à l'est de la ville, après avoir fait sauter tous les ponts de la Vistule.

Dans la région d'Ivangorod, les Russes se sont également retirés sur la rive droite, après avoir coupé les ponts.

Entre la Vistule et le Bug, des actions qui ont dépassé en acharnement et en violence les batailles des jours précédents, ont eu lieu sur la rive droite de la Wieprz et le long de la route de Cholm à Vlodawa. Les Russes ont contenu la poussée de forces ennemies très importantes. Sur de nombreux points, ils ont culbuté les troupes austro-allemandes. Grâce à ces succès, ils ont pu consolider leur position sur un front plus avantageux.

Sur le Bug supérieur, sur la Zlota-Lipa et sur le Dniester, aucun changement.

FRONT ITALIEN

L'artillerie italienne a fait preuve d'une grande activité le 4 et le 5 août. Elle a effectué des tirs très efficaces, notamment contre la gare du chemin de fer de Borgo, où avait lieu un mouvement de troupes, et dans la direction de Marcotini.

Dans la vallée du Cordevole, les Italiens ont repris avec succès leur offensive; ils ont réussi à s'emparer d'assaut d'un très fort retranchement défendant une voie d'accès au col dont ils avaient occupé une partie à la suite des violents combats qu'ils ont livrés du 17 au 27 juillet.

Sur le plateau du Carso, les Autrichiens ont pris l'offensive. Après les avoir repoussés, les Italiens ont contre-attaqué et réalisé quelques progrès dans la direction de San-Martino-del-Carso.

Les Autrichiens ont essayé de nouveau, mais en vain, de reprendre le terrain qu'ils ont perdu sur le Monte dei Sei-Busi.

SUR MER

Le 3 et le 4 août, un cuirassé et deux croiseurs français, accompagnés de torpilleurs, de dragueurs et d'un navire porte-avion, ont fait une démonstration devant Sighadjik et Scala-Nova sur la côte d'Anatolie.

Le 3, ils ont bombardé Sighadjik, dont ils ont démoli la douane et une partie des fortifications.

Le 4, le cuirassé et un croiseur ont bombardé les fortifications du quartier turc de Scala-Nova, ainsi qu'un point fortifié à l'ouest de cette ville, pendant que l'autre croiseur bombardait et détruisait le village de Spelia, signal comme point de ravitaillement des sous-marins ennemis.

doive s'accrocher à l'artillerie, abdiquer la fierté et la sensation de demeurer « la reine des batailles ». La nôtre vient de l'être dans cent batailles héroïques. Elle le sera dans les futurs combats. Elle le sera jusqu'à la dernière minute de la dernière guerre. L'artillerie prépare la victoire ; c'est l'infanterie qui la remporte. Vérité d'hier, d'aujourd'hui, de demain, de tous les temps.

Et l'infanterie, c'est, à l'heure décisive, l'arme blanche, la baïonnette, notre arme nationale, « Rosalie », selon les poilus.

La tranchée a été criblée de mitraille, saccagée, éventrée, remplie de blessés et de morts. Il faut la prendre. L'infanterie, déclenchée par le combat d'artillerie, s'élance hors de ses abris, court en avant. Voici le moment d'où dépend le sort de la journée. Fusillades. Progrès. Puis, mille duels entre les assaillants et les ennemis les plus rapprochés, aux abords de la tranchée, des fils de fer barbelés, dans la tranchée. Corps à corps, comme dans l'Iliade. La baïonnette, c'est la lance au bout du fusil.

Les Japonais, ces Grecs de l'Extrême-Orient, n'ont pas proprement inventé, mais ils ont porté à une haute perfection l'escrime de l'assaut à la baïonnette. Ils lui doivent, pour une part, leurs victoires de Mandchourie. Les Russes l'ont apprise d'eux. Nous l'avons apprise à notre tour. Nos fantassins n'y sauraient trop s'exercer.

Notre artillerie est abondamment pourvue. Fabriquons à force des obus, encore des obus, de gros obus, des obus et des canons de tous les calibres. — La valeur individuelle du fantassin français est supérieure à celle du fantassin allemand. Elle peut, elle doit s'affirmer encore davantage. — Notre confiance est irréductible.

POLYBE.

PAROLES FRANÇAISES

Prenez haut cœur doncques, France et Bre-car si en camp tenez fière façon, [tagne. Fondre, verrez, devant vous Allemagne, Comme au soleil blanche neige et glaçon.

Doncques, piétons marchant sur la campagne, Foudroyez tout sans rien prendre à rançon. Preux chevaliers, puisqu'honneur on y gagne, Vos ennemis poussez hors de l'arçon. Faites rougir du sang de Germanie Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie, Si (!) seront mis vos hauts noms en histoire. Frappez donc tant, de main gladiatoire, Qu'après leur mort et défaite totale Vous rapportiez la palme de victoire Sur les climats de France occidentale.

ENVOI

Princes, remplis de haut los (2) méritoire, Faisons les tous, si vous me voulez croire, Aller humer leur cervoise et godale (3). Car de nos vins ont grand désir de boire Sur les climats de France occidentale.

CLÉMENT MAROT.

Ballades (1521).

L'Héroïsme civil

Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite des personnes suivantes :
Pas-de-Calais. — M. Debeaumont, maire de Bully ; M. Delannoy, maire de Grenay ; M. Deschilde, maire de Vieille-Chapelle ; M. Mursard, maire d'Air-Nouvelle ; M. le docteur Sarrazin, maire de La Couture ; M. Royaux, percepteur à Bully ; M. Barthélemy, directeur des usines de Vicoigne et Nœux, et sa fille, M^{lle} Ger-

(1) Ainsi.

(2) Louange, gloire, renom.

(3) Bière forte.

maine Barthélemy ; M. de Bonnières, curé de Saint-Sauveur-lès-Arras ; M^{lle} Garnier, directrice honoraire d'école normale d'institutrices, vice-présidente du comité de l'Union des femmes de France d'Arras ; M^{lle} Marmin, professeur au collège communal de jeunes filles à Arras ; M^{lle} Godefroy (Gabrielle), à Arras.
Somme. — M. Herbert (Gaston), faisant fonctions de maire d'Auchonvillers ; M. de Louvel-Lupel, maire de Warvillers.

L'ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE

Echange de télégrammes.

Le roi George V a adressé au Président de la République française le télégramme suivant :

Londres, 4 août.

A l'occasion de l'anniversaire du jour où mon pays a été forcé de prendre les armes contre la puissance qui a préféré la guerre à la conférence et qui a violé de la façon la plus flagrante les traités qu'elle avait signés, je désire vous exprimer ma ferme conviction que nos efforts unis conduiront au succès, et vous assurer de ma coopération indéfectible et de ma détermination, ainsi que de celle de mon pays, de poursuivre la guerre avec vos vaillantes armées jusqu'à ce qu'elle puisse se terminer à notre satisfaction et que la paix puisse être garantie.

GEORGE R. I.

Le Président de la République a répondu ;

Paris, le 4 août 1915.

Je remercie Votre Majesté des assurances qu'elle veut bien me donner. La France aborde la seconde année de guerre avec la même résolution et la même confiance que l'Angleterre. Elle est déterminée à ne pas déposer les armes avant que la victoire ait couronné ses drapeaux et ceux de ses vaillants Alliés, et avant que nos ennemis abattus aient cessé d'être une menace pour la paix du monde.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi George d'Angleterre a envoyé au roi Albert le télégramme suivant :

A l'anniversaire du jour où mon pays fut forcé de prendre les armes contre la puissance qui préféra la guerre à une conférence et de la façon la plus flagrante viola ses obligations résultant des traités, je désire vous exprimer ma ferme conviction que nos efforts unis conduiront à une victorieuse issue et vous assurer de ma coopération absolue et de la détermination de moi-même et de mon pays en union avec vos vaillantes troupes, de continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle puisse être terminée à notre satisfaction et que la paix puisse être assurée.

GEORGE, R. I.

Le roi a répondu :

Je vous exprime ma vive gratitude pour le télégramme que vous m'avez envoyé et mon inébranlable conviction que les efforts des armées alliées conduiront à une paix fondée sur le triomphe de la justice.

S'étant d'avance sacrifiée pour sauvegarder son honneur et rester fidèle aux traités qui consacraient son existence autonome et l'équilibre même de l'Europe, la Belgique continuera de faire son devoir jusqu'au bout, en dépit des souffrances et des deuils dont elle a été accablée. Votre nouveau témoignage de sympathie me touche profondément et j'ai à cœur de vous donner l'assurance de mon attachement dévoué.

ALBERT.

Cérémonies et manifestations.

L'anniversaire du début de la guerre a été célébré, mercredi, dans toute l'Angleterre avec un grand enthousiasme.

A Londres, le roi, la reine et la reine douairière ont parcouru en voiture découverte, au milieu des acclamations de la foule, les rues menant à la cathédrale Saint-Paul où a eu lieu un service religieux d'intercession en faveur des armées anglaises et de celles des alliés. La cérémonie a revêtu un caractère de manifestation militaire. Le roi était en khaki ; lord Kitchener, beaucoup d'officiers, presque tous les ministres, tous les diplomates des pays alliés,

assistaient à cette cérémonie mémorable par sa solennité et sa signification.

L'empire britannique tout entier a élevé la voix pour affirmer à la face du monde « qu'en ce jour, anniversaire de la déclaration d'une guerre juste, l'empire proclame sa volonté inflexible de poursuivre jusqu'au triomphe final la lutte pour la défense de l'idéal de liberté et de justice qui constitue pour les alliés une cause commune et sacrée. »

Tel est le texte de l'ordre du jour unique voté à l'unanimité par tous les Anglais, dans chaque ville, chaque cité, chaque bourg, chaque village, chaque hameau des Iles Britanniques, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Egypte, des Indes, de partout enfin où flotte le drapeau britannique.

Cet ordre du jour a été développé à Londres et dans les autres villes du Royaume-Uni par plus de trois cents orateurs, la plupart membres du Parlement, et notamment par MM. Balfour, R. Borden, D. Carzon, Bonar Law, lord Crewe, etc.

EN ZIG-ZAG

Le maréchal Lefebvre avait un camarade d'enfance qui vint un jour le voir et qui, en admirant son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ne pouvait dissimuler un sentiment d'envie.

— Parbleu ! s'écria-t-il, il faut avouer que tu es bien heureux et que le ciel t'a bien traité.

— Veux-tu avoir tout cela ? lui répondit le maréchal.

— Certainement.

— La chose est simple : tu vas descendre dans la cour, je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu envies. C'est comme cela que je l'ai obtenu.

Dans une petite ville alsacienne, un major prussien marchandait depuis quelques jours un appartement de deux chambres meublées. Après un débat acharné, on s'était mis d'accord sur le chiffre de 30 fr. par mois, mais, au moment de conclure, le major se frappe le front.

— Un moment ! dit-il. Je vais avoir des visites à faire. On me les rendra. Il faut donc que vous me donniez un sofa.

Le propriétaire réfléchit et dit :

— Soit, je puis faire ce que vous désirez.

— Sans augmentation de prix ?

— Assurément.

— J'en prends acte. Mais le sofa ne me sera utile que pendant un mois, car une fois les visites échangées...

— Soit, on vous l'ôtera dès que vous n'en voudrez plus.

— Mais alors, vous me ferez une réduction de 3 fr. par mois.

— A quel propos, grand Dieu ?

— Tiens ! parce que je n'aurai plus le sofa !

M. Marconi, l'illustre savant, l'un des maîtres du sans-fil, a rejoint le front italien : Peu avant son départ, il fut le héros d'une fête où s'étaient rendues, sur invitation, des personnes et des personnalités. Les personnalités le connaissaient bien, mais parmi les personnes, certaines étaient moins renseignées. Une dame, mal avisée, le prenant pour le compositeur Mascagni, s'approcha du grand electricien et lui dit gentiment :

— Ah ! que j'aimerais vous entendre un jour jouer au piano votre adorable *Intermezzo* !

Marconi ne s'étonna pas de ce singulier propos, et simplement il répondit :

— Mais, volontiers, quand vous voudrez, à la condition que vous me fournissiez un piano sans fil.

LES CONCLUSIONS DE TOTO

Dessin inédit d'ALBERT GUILLAUME.



— Il ne faut pas confondre « l'hégémonie » dont parle toujours le Kaiser, c'est-à-dire la suprématie sur les autres Etats, avec « les gémonies » qui étaient, chez les Romains, un endroit où on jetait les cadavres des criminels.

— Oh ! bin, M'sieur, toute la différence c'est que... si c'est « l'hégémonie » qu'il veut, c'est « les gémonies » qu'il aura !...

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Enigme.

Sur me trouver, cherchez au bout de l'Europe,
Au bout de l'Asie ;
Cherchez bien, car je suis chez Pénélope
Et aussi en Océanie ;
Enfin, j'étais domicile en Afrique
Et j'habite aussi l'Amérique.

Charade.

Sain est mon premier.
Doux est mon dernier.
Gras est mon entier.

Métagramme.

Je suis mauvaise conseillère.
Changez mon chef, je suis : rivière ;
— Chaude, — de cuir ou d'or ;
— Philosophe — ou petite encor.

SOLUTIONS DU N° 120

Mot carré.

P R U T H
R O C H E
U C K E R
T H E Y S
H E R S E

Charade.

Tu
Renne = TURENNE.

Devinette.

Sainte Sébastienne.
(Ses bas se tiennent.)

CHEVAUX BLEUS

On sait que, grâce au permanganate de potasse, nos chevaux blancs sont devenus des chevaux bruns. Mais le permanganate ne laisse pas que d'être quelque peu irritant, et sans doute légèrement toxique. Les vétérinaires se sont donc mis à la recherche de produits qui puissent le remplacer et l'on a préconisé l'acide picrique.

Promu au rang de matière tinctoriale, il ne donnerait pas aux poils des chevaux la nuance jaune qu'il communique aux épidermes humains. Le résultat de son emploi serait une teinte aleanz clair, genre khaki, laquelle s'harmoniserait à merveille avec la tenue de certaines de nos troupes et devrait, semble-t-il, être tout particulièrement recommandée à nos alliés d'outre-Manche.

Mais il y a mieux encore, il y a le bleu de méthylène, uni ou non au tanin. Il paraît vraiment la matière tinctoriale du jour. Non toxique, non irritant, il tiendrait fort bien, à la condition qu'on soulèverait le poil en opérant et qu'on fit pénétrer le produit dans la profondeur de la peau. La teinte obtenue serait précisément le « bleu horizon » dont nos soldats sont, à l'heure présente, uniformément revêtus. De la sorte les chevaux eux-mêmes seraient à l'ordonnance.

... Des chevaux bleus ! Allons, tout arrive !

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, a remercié, au nom du conseil des ministres, la Confédération helvétique de l'accueil si chaleureux fait, en Suisse, à nos grands blessés et au personnel sanitaire rapatrié.

— Le général Lyautey, résident général au Maroc, est parti mardi pour rejoindre son poste.

— On a commencé à distribuer aux membres du Parlement la médaille commémorative de l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République.

— Le premier convoi par transports automobiles, parti de Fez, vient d'arriver à Taza sans incident.

— Les habitants de Nancy ont eu la joie de voir défiler devant eux, allongé sur un chariot spécial, un des Taubes qui étaient venus bombarder la ville. L'épave portait cette inscription : « Décédé le 30 juillet ».

— L'ambassadeur d'Angleterre a inauguré mercredi un hôpital privé que cinq dames de Melbourne ont eu la généreuse pensée d'installer à Auteuil pour les soldats français blessés.

— Une prise d'armes pour la remise de croix de la Légion d'honneur et de médailles militaires a eu lieu jeudi matin dans la cour d'honneur des invalides.

— Le canal de Panama accuse, pour la première année d'exploitation, 4,426,306 dollars de recettes, contre 12,600,000 prévus.

— Le général Brulard, qui est désigné pour prendre le commandement d'une division aux Dardanelles, s'est embarqué à Marseille pour rejoindre son poste.

— M. Eugène Meyer, de New-York, vient d'adresser un chèque de 50,000 fr. à la Croix-Rouge française.

— La Hongrie appelée sous les armes les classes du landsturm de 1876 jusqu'à 1890 et de 1892 à 1894.

— L'emprunt d'environ 68 millions de francs à 5 p. 100 que le gouvernement danois émettait au pair a échoué. On n'a souscrit que 39 millions environ.

— Le chiffre des versements d'or à la Banque de France depuis le 27 mai est, à la date de jeudi, de 314,741,475 fr.

— M. Graham White, le célèbre aviateur anglais, vient d'être nommé directeur du matériel de l'aviation anglaise.

— Trois millions de cigarettes Bastos ont été mises gracieusement à la disposition de M. le ministre de la guerre et réparties entre les troupes alliées.

— M. Drioux, juge d'instruction, a clos son instruction sur l'assassinat de Jaurès, après avoir fait subir l'interrogatoire définitif à Raoul Villain.

— Le gouvernement anglais, pour reconnaître la loyauté des habitants de l'île de Malte, a prescrit qu'après la guerre la langue italienne sera la seule langue officielle de l'île.

— Le cardinal Mercier a entrepris de visiter les villes belges qui ont le plus souffert de l'occupation allemande.

— Défense est faite en Alsace-Lorraine, sous peine de sévère punition, de publier des listes totales des pertes allemandes.

— A l'exemple des sociétés françaises d'assurance sur la vie, les sociétés étrangères opérant en France ont décidé de ne pas faire payer à leurs assurés mobilisés une seconde surprime de guerre.

— 70 tonnes de viande frigorifiée ont été mises à la disposition du comité de l'approvisionnement, par la maison Moriss, de Chicago, pour l'alimentation de la population parisienne.

— Le commandant général du 15^e corps, à Strasbourg, a interdit, sous peine d'une année de prison, de parler français dans la rue.

— Le socialiste russe Bourtzel, qui avait été condamné à la déportation, vient d'être gracié.

— Un relevé qui vient de paraître à Londres annonce que douze pairs d'Angleterre ont été tués pendant la guerre ; 423 fils de pairs ont été tués ou blessés.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE (1)

Cruautés contre les prisonniers.

Nous avons recueilli nous-mêmes des dépositions importantes, établissant d'une façon indiscutable la sauvagerie dont les soldats allemands et certains de leurs officiers font preuve à l'égard des blessés. Dans notre rapport du 17 décembre, nous en avons déjà relaté quelques-unes ; la suite de notre enquête nous a permis d'établir, en outre, les faits suivants.

Le 22 août, après la bataille d'Estée (Belgique), un poste de secours fut installé à Gomery, par le docteur Sédillot, à l'extrémité de l'agglomération, dans une maison sur chaque côté de laquelle avaient été arborés des pavillons de la Croix-Rouge. On répartit un grand nombre de blessés dans cette maison ainsi que dans une grange y attenante et dans plusieurs bâtiments voisins.

Le lendemain, vers onze heures du matin, le village fut envahi par une troupe allemande, et un lieutenant accompagné d'environ 25 hommes se présenta au poste Sédillot. Il le visita entièrement, puis se retira après avoir déclaré que « tout était correct », tandis qu'un sous-officier et un certain nombre de soldats restaient à proximité dans la rue. Ceux-ci paraissaient très surexcités, ils vociféraient des menaces, en faisant le geste de couper le cou, et ne cessaient de crier : « Es ist der Krieg des Tods (C'est la guerre de la mort) ; Kugel im Kopf (Une balle dans la tête) ».

Le docteur qui, par mesure de prudence, avait fait rentrer tout son personnel, venait de donner des soins au lieutenant interprète Deschamps, quand il vit un sous-officier ennemi et quelques hommes faire irruption dans la chambre où il se trouvait auprès de ce blessé, avec le médecin auxiliaire Vayssière, un étudiant en médecine et un ou deux infirmiers. Le sous-officier ordonna à tous les Français présents de sortir, en leur déclarant qu'ils allaient être fusillés. M. Sédillot tenta de lui expliquer qu'il n'y avait là que des médecins et des blessés, et lui demanda de faire venir le lieutenant dont il avait déjà reçu la visite ; mais l'Allemand, le visant immédiatement à la tête avec un revolver français dont il était muni, lui tira un coup de cette arme, que l'aide-major put heureusement faire dévier par un geste instinctif, grâce auquel il ne fut atteint qu'à l'épaule. En même temps, l'agresseur criait à ses soldats : « Feuer ! Feuer ! » et des coups de feu éclataient de toutes parts. Atteint à nouveau de deux balles, l'une à la cuisse droite, l'autre au bras gauche, le docteur Sédillot tombait dans l'entre-bâillement d'une porte et était tiré dans la pièce voisine par un de ses infirmiers, tandis que le sous-officier brûlait la cervelle au lieutenant Deschamps. Alors se produisit une scène de carnage atroce. Le médecin auxiliaire Vayssière et l'infirmier Bourgeois s'étant couchés, pour éviter la mort, un soldat s'approcha d'eux, tua M. Vayssière d'un coup de fusil, puis, mettant le canon de son arme sur la poitrine de Bourgeois, envoya successivement à ce dernier deux balles qui glissèrent sur les côtes et ne produisirent que des blessures en scion. Les Allemands incendièrent ensuite la maison, et le soldat qui avait tué M. Vayssière et blessé l'infirmier jeta sur le dos de chacun de ceux-ci une poignée de paille enflammée.

Quelques instants après, quand les meurtriers se furent retirés, Bourgeois put se débarrasser de la paille qui consumait ses vêtements et sauter par une fenêtre dans le jardin. Au bout de vingt minutes, trois Allemands l'ayant découvert dans une planche de choux où il s'était caché, l'obligèrent à se relever, en lui faisant sentir la pointe de leurs baïonnettes, et le contraignirent à traverser une grange en flammes dans laquelle 60 ou 80 blessés en train de brûler poussaient des cris affreux. Aux deux portes de la grange, des sentinelles tiraient sur ceux qui essayaient de se sauver. De la chambre dans laquelle il était étendu, le docteur Sédillot, par des fenêtres basses, voyait tomber ces malheureux. Il entendait des coups de course éperdue, des cris d'effroi et des appels désespérés, tandis que les Allemands criaient avec fureur : « Noch ein ! Noch ein ! (Encore un ! Encore un !) ».

Comme le feu qui dévorait la grange avait

gagné la maison, l'aide-major se traîna sur le plancher et c'est alors qu'il aperçut, à travers la fumée, les ennemis fouillant les morts et achevant les victimes qui respiraient encore. Il put, en s'aidant des mains et des dents, monter par une échelle dans un faux grenier où il eut la chance de découvrir une petite ouverture à travers laquelle il lui fut possible de respirer. Par ce trou, il vit les Allemands s'éloigner et plusieurs de ses camarades sauter du premier étage de la maison principale, notant ment le docteur de Charette, qui était blessé, et le lieutenant du cadre de Saint-Cyr, Jeannin, qu'il avait amputé d'un pied dans la matinée. Ce dernier, en se précipitant, perdit son pansement, et son moignon pénétra dans la terre. Tous les blessés qui restèrent dans la maison furent brûlés. M. Sédillot, qui entendait leurs cris et qui se voyait sur le point de partager leur sort, sauta enfin à son tour dans le jardin. Dans sa chute, il se brisa le péroné droit. Après être resté jusqu'à la nuit, avec ses compagnons, au milieu des choux, il put regagner les ruines de la maison et se mettre à l'abri dans la cave où il retrouva un certain nombre de ses hommes.

Pendant ce temps, les blessés qui étaient parvenus à sortir avaient été bientôt rejoints et on les avait conduits au pied du mur du cimetière pour les fusiller. C'est là que Bourgeois, lui aussi, fut amené. Quand il y arriva, les Allemands commençaient à massacrer un premier groupe de prisonniers. Il fut placé dans le second, qui comprenait une douzaine d'hommes. A l'instant où, sur l'ordre d'un sous-officier, le peloton d'exécution faisait feu, il se laissa tomber à terre, bien que n'ayant pas été atteint. Une demi-heure plus tard, deux soldats moins féroces que les autres le relevèrent et il demeura prisonnier.

Le 24, le docteur Sédillot, en sortant de la cave, trouva, dans le jardin et dans la rue, une grande quantité de cadavres. C'étaient ceux de ses blessés. Il en reconnut plusieurs, notamment un qui était en chemise avec une gouttière à chaque jambe. Il fut alors arrêté par des hommes qui n'appartenaient pas au même régiment que les massacreurs et conduit au cimetière, où il fut mis en présence d'un grand nombre de corps alignés le long du mur. Bientôt, quatre Français blessés, le docteur de Charette et trois soldats qui étaient accusés d'avoir tiré, furent amenés auprès de lui. Tous jurèrent que cette accusation était fautive, et l'un des soldats montra ses deux bras cassés, prouvant ainsi l'impossibilité dans laquelle il était de se livrer au moindre acte d'agression. Un capitaine n'en ordonna pas moins l'exécution des quatre prisonniers. Elle eut lieu sur la route, à trente mètres du docteur Sédillot. Avant d'être fusillé, M. de Charette pria l'officier qui venait de le condamner à mort de faire parvenir à sa famille son portefeuille qu'il lui remit.

Après ces terribles événements, l'aide-major Sédillot a été soigné successivement dans deux hôpitaux, puis transféré à Ingolstadt où il a été relégué le 16 septembre au 21 mars et traité comme un prisonnier de droit commun.

Quand, après le rapatriement de plusieurs infirmiers, des journaux français ont publié des récits relatifs aux atrocités qui avaient été commises à Gomery, il a été appelé à la Kommandantur et a subi un interrogatoire devant un lieutenant attaché au conseil de guerre. Celui-ci a cherché à l'intimider, l'a menacé de cellule et de prison et lui a notifié qu'il risquait de cinq à dix ans de détention si une seule de ses déclarations se trouvait contredite par quelque autre témoin.

M. Sédillot a cru devoir se montrer extrêmement prudent et invoquer un prétendu obscurcissement de sa mémoire. Encore le procès-verbal constatant sa déposition a-t-il été rédigé d'une façon tellement tendancieuse que le docteur n'a cru devoir le signer que le lendemain, après l'avoir fait rectifier.

Selon les souvenirs de Bourgeois, les massacres de Gomery auraient été commis par des hommes du 47^e régiment d'infanterie. Le docteur Sédillot croit, sans cependant vouloir l'affirmer, que les soldats allemands qui ont assassiné ses camarades et ses blessés appartenaient au 6^e régiment, tandis que ceux qui l'ont fait prisonnier et ont fusillé M. de Charette faisaient partie du 47^e.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que cent ou cent vingt blessés ont péri sous les balles ou dans les flammes.

Le 3 ou le 4 septembre, des ennemis pénétrèrent chez M. Varloquet, garde particulier à Fontaine-les-Corps-Nuds (Oise), et, après lui avoir demandé s'il ne cachait pas de soldats français, lui déclarèrent en avoir trouvé un dans une maison voisine ; au bout de quelques instants, en effet, le garde vit passer un sergent d'infanterie escorté de plusieurs Allemands. Arrivé devant un mur, à la sortie du village, le groupe s'arrêta : un officier adressa quelques mots au prisonnier et lui tira un coup de revolver dans la tempe gauche. Deux jours après le meurtre, des Allemands redressèrent le cadavre contre le mur et défilèrent devant lui en chantant.

La victime a pu être identifiée, grâce à quelques lettres portant son adresse, qui étaient tombées de son sac : c'était le sergent réserviste Paul Mayer, du 354^e rég. d'infanterie.

Le 4 septembre, à Maixie (Meurthe-et-Moselle), le soldat de 1^{re} classe Berjat, du 156^e, fut atteint par six balles. Il était étendu sur le champ de bataille, après le combat, quand une patrouille du 3^e régiment d'infanterie havarée, occupée à retourner les morts, s'approcha de lui. Les hommes qui la composaient semblèrent se concerter, puis l'un d'eux, s'étant porté à quatre ou cinq pas du blessé, lui tira un coup de fusil à la tête. La balle entra au-dessous de l'œil droit et sortit sous le menton, après avoir fracassé la bouche et fait à l'infortuné une blessure horrible qui la complètement défigurée. Les déclarations de Berjat sont absolument confirmées par les constatations des professeurs Quenn et Terrien, de Paris.

Le 6 septembre, vers six heures du soir, le capitaine Maussion, du 35^e de ligne, fut blessé à la cuisse, près de Bouillancy (Oise), à un moment où son régiment était obligé de se replier. Le lendemain, on le retrouva mort, portant au front une blessure faite par une balle. Le coup avait été tiré à bout portant, car le drap du képi était brûlé. On a constaté en outre que le cadavre avait été dévalisé.

Le 7 septembre, aux environs d'Harcourt (Meurthe-et-Moselle), le soldat Michot, du 146^e d'infanterie, eut la cuisse brisée par une balle et, pendant six jours, avec trois de ses camarades, il resta étendu sur le sol. Le 8, un Allemand, porteur d'un pli, étant passé à proximité des quatre blessés, l'appelèrent pour lui demander à boire ; mais cet homme ne s'arrêta que pour leur tirer un coup de fusil à chacun. L'un des Français fut tué.

Le 20 ou le 21 septembre, d'après ce que nous a déclaré, à l'hôpital du lycée de Grenoble, le sergent Guillaume, du 367^e, quatre hommes de ce régiment, partis en patrouille sous le commandement du sous-officier Constantin, ont été surpris par une troupe havarée dans le bois « Le Brûlé », près de Remenauville. Les cinq militaires, après avoir été désarmés, fouillés et dévalisés, ont reçu chacun de la main même du capitaine qui conduisait le détachement ennemi, un coup de revolver dans la région du cœur. Les soldats ont ensuite débouonné les capotes des victimes, pour s'assurer que les coups avaient bien porté ; puis ils ont achevé avec les crosses de leurs fusils ceux qui respiraient encore, sauf le caporal Grenouillet. Celui-ci a pu s'échapper, ramper entre les lignes allemandes et rejoindre son régiment. Il portait une blessure à la poitrine.

Enfin, le lieutenant Deloncle, du 231^e régiment, nous a affirmé avoir entendu, dans la soirée du 8 au 9 février, au nord de Soissons, des hurlements de douleur venant des tranchées reprises par les Allemands et ce cri plusieurs fois répété : « Assassins ! assassins ! »

(A suivre.)

LA CUISINE DU TROUPIER

CHOCOLAT A L'EAU

Réduire les tablettes en petits morceaux et les jeter dans l'eau bouillante ; remuer lentement avec un instrument en bois, pendant la cuisson, qui doit être prolongée durant une demi-heure. Comme l'eau qui bout si longuement s'évapore en partie, mesurer largement l'eau afin qu'il y ait une tablette de chocolat par tasse de liquide, après la cuisson. On gâterait le chocolat si l'on rajoutait de l'eau après coup.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Chef de bataillon JOURDIER, 92^e d'infanterie : grièvement blessé d'une balle à la poitrine en entraînant son bataillon à l'assaut des tranchées allemandes, le 13 novembre. Est mort deux jours après des suites de ses blessures.

Chef de bataillon TOURNEFIER, génie d'un C. A. : officier d'un grand mérite, modèle de zèle modeste et d'activité intelligente. A fait preuve de sang-froid et de bravoure dans les combats des 21 et 25 août, en assurant avec les compagnies sous ses ordres, l'occupation des tranchées, que les sapeurs venaient de creuser. A de plus rendu des services éclatants dans l'organisation défensive d'un secteur.

Médecin-major BLOT, chef de l'ambulance 1/53 : dans des circonstances difficiles, séparé de la division dont les ordres ne pouvaient plus lui parvenir, a su soutenir par son initiative et son énergie le personnel de sa formation et éviter à celle-ci une capture qui était à craindre. Depuis le début de la campagne et depuis cinq mois, a dirigé son ambulance avec une autorité remarquable, lui communiquant un parfait esprit de dévouement.

Capitaine HUBERT, 329^e d'infanterie : sur le front depuis le début des hostilités, commande depuis sept mois sa compagnie avec une réelle autorité. En a fait, par son énergie, son dévouement sans bornes et par l'exemple de la plus grande bravoure, une unité remarquable dont la brillante conduite, le 17 mars, a justifié une citation à l'ordre de l'armée. Le 17 avril, à la suite du bouleversement de la ligne de tranchées de sa compagnie par l'explosion d'une nouvelle mine allemande, a assuré avec le plus grand sang-froid la conservation du terrain et la reconstitution rapide d'une nouvelle ligne de défense.

Lieutenant DE GUERRY DE BEAUREGARD, au 7^e hussards : étant en reconnaissance le 10 août, n'a pas hésité à attaquer à cheval au galop, avec quelques cavaliers, l'infanterie ennemie, donnant ainsi au début de la campagne, à ses hussards, un bel exemple de mordant et d'audace. Est tombé glorieusement, mortellement frappé.

Lieutenant FORRET, 43^e d'artillerie : officier d'une bravoure remarquable, s'est porté, le 15 septembre, à plusieurs reprises, à un emplacement complètement battu par les feux de l'artillerie ennemie pour essayer d'emporter un canon qui avait dû être abandonné ; le 12 avril, n'a pas hésité à ouvrir le feu pour exécuter un tir, sur les indications d'un avion, et quoique sa batterie eût déjà été soumise à un violent bombardement et fût sous les vues d'un dracken. A été tué au moment même où il commandait le feu à ses pièces, par un projectile de gros calibre tombé à ses pieds.

Sous-lieutenant ROUER, 307^e d'infanterie : blessé grièvement le 25 août, où il s'est vaillamment comporté.

Sous-lieutenant FAGOIS, 307^e d'infanterie : blessé, a conservé le commandement de sa section, jusqu'au moment où il a perdu connaissance. A ensuite montré le même courage et la même énergie en refusant de prendre place dans une voiture d'ambulance pour y faire monter des soldats blessés.

Adjudant DE PAYER, 86^e d'infanterie : blessé une première fois par un éclat d'obus, n'a pas quitté le front, a été atteint le 3 avril 1915 d'une balle à la tête, au cours d'une audacieuse patrouille de nuit, en plein bois, a conservé le commandement de sa troupe qui a mis l'ennemi en fuite en le chargeant à la baïonnette.

Sergent JUTHIER, 121^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint aussitôt que sa blessure le lui a permis. N'a cessé de montrer le plus bel entrain, toujours prêt pour les missions difficiles. A été blessé une deuxième fois, gravement à l'épaule, en allant chercher

un renseignement sur l'ennemi, et en essayant de déboucher un tirailleur allemand, caché dans un marais, et qui depuis un moment, harcelait sa section d'un feu ininterrompu.

Maréchal des logis DROUOT, 43^e d'artillerie : sous-officier brave et énergique ; le 12 avril a maintenu sa pièce en action malgré un violent bombardement et a été tué à son poste au moment où il commandait le feu.

Sergent AUGER, escadron M. F. 20 : ayant demandé à venir comme pilote dans une escadron du front, y a fait preuve des plus grandes qualités de sang-froid et de dévouement, faisant presque quotidiennement des reconnaissances et des réglages de tir. A effectué le 17 avril, un lancement de projectiles dans des conditions particulièrement difficiles.

Caporal VANHOVE, 43^e d'infanterie coloniale : excellent gradé, n'a cessé depuis son arrivée au corps de faire preuve de la plus grande bravoure, s'offrant toujours pour les missions périlleuses. A été tué le 9 avril dans les lignes ennemies à la tête d'une patrouille qu'il avait demandé à diriger pour enlever un poste ennemi installé dans un entonnoir de mine récemment explosé.

Caporal BREDEVILLE, 329^e d'infanterie : a été renversé et recouvert presque entièrement par les terres projetées par l'explosion d'une mine allemande, est parvenu difficilement à se dégager, très fortement contusionné, et malgré de vives douleurs de reins, s'est employé immédiatement sous un violent bombardement à déterrer un de ses camarades, dont on n'apercevait plus qu'un pied, et qu'il a réussi à sauver.

Infirmier MARME, hôpital d'évacuation n° 16 : fait preuve depuis le début de la campagne de la plus intelligente initiative et du plus absolu dévouement. A demandé avec insistance d'être choisi comme « donneur » de sang, au cours d'une transfusion qui, seule, pouvait sauver un blessé de la salle dont il avait la garde.

Canonier HOPSPORT, 43^e d'artillerie : déjà blessé au début de la campagne, a été de nouveau très grièvement blessé, le 12 avril, en allant de son propre mouvement réparer sous un feu violent, une ligne téléphonique indispensable au service de sa batterie.

Soldat BASTIDE, 92^e d'infanterie : au cours d'un violent bombardement, et bien que n'étant pas de service dans la tranchée, s'est porté aux créneaux pour observer l'ennemi en position à cinquante mètres de là. A été mortellement blessé par un obus.

Lieutenant GORCE, bataillon n° 3, Oubangui-Chari : a fait preuve de belles qualités militaires dans la conduite d'un détachement. Grande bravoure le 25 décembre où il s'est fait tuer à la tête de ses tirailleurs dans un engagement contre un ennemi fortement retranché et très supérieur en nombre.

Adjudant GAILLARD, bataillon n° 3, Oubangui-Chari : a fait preuve de la plus grande bravoure le 25 décembre, n'a pas hésité à prendre la place de son lieutenant qui venait d'être tué, sachant qu'il allait lui-même à la mort. A été tué.

Lieutenant-colonel FARSAC, commandant l'artillerie d'une division : officier supérieur d'une haute valeur militaire, réalise instantanément les conceptions les plus hardies en se jouant des difficultés techniques et matérielles, communique à tout son personnel son entrain et son activité, a ainsi acquis une part importante dans les succès des dernières attaques exécutées par les troupes de la division.

Lieutenant-colonel BOUSSAT, commandant un groupe de bataillon de chasseurs : placé depuis trois semaines à la tête d'un groupe d'un bataillon de chasseurs, a su inspirer à ses bataillons l'ardeur dont il est animé, a poursuivi sans relâche, malgré la neige, les intempéries et les difficultés de toute sorte,

la préparation minutieuse d'une attaque qui a brillamment réussi.

Lieutenant-colonel MESSIMY, commandant un groupe de bataillons de chasseurs : vigoureux et rude soldat, successivement chef de régiment et commandant un groupe de bataillons de chasseurs, fait preuve des plus brillantes qualités de commandement. Grâce à son activité, inlassable, de jour et de nuit, à sa bravoure et à son mépris absolu du danger, à son entrain, à sa bonté, exerce sur sa troupe dont il est très aimé un ascendant des plus remarquables. Organisateur à prompt réalisation, a fait de son secteur un modèle du genre à tous les points de vue. A dirigé avec le plus grand sang-froid et succès, plusieurs engagements, se portant fréquemment sur la ligne de feu pour exciter le courage de ses hommes, reconnaître la situation et s'assurer personnellement de l'exécution intelligente de ses ordres.

Chef de bataillon DE RIPERT D'ALAUZIER, 13^e bataillon de chasseurs : chef de corps très distingué, vigoureux, énergique, a su communiquer à son bataillon sa gaîté et sa flamme, a préparé avec un soin minutieux l'attaque d'un fortin ennemi, l'a brillamment conduite, l'a complètement réussie.

Capitaine ROGER, 52^e bataillon de chasseurs : modèle d'entrain, de courage et d'énergie ; attaqué par une compagnie ennemie, l'a vigoureusement repoussée, la poursuivie revolver au poing jusque dans les lignes allemandes, lui infligeant de lourdes pertes et lui faisant un grand nombre de prisonniers.

Médecin aide-major EHRINGER, 152^e d'infanterie : dans tous les combats auxquels son régiment a pris part, a fait preuve d'un dévouement à toute épreuve, a su vaincre partout, grâce à son esprit d'organisation, à sa volonté, à son énergie, les difficultés qui se sont présentées pour l'évacuation des blessés dans une région montagneuse, difficile et pour l'exécution des missions qui lui ont été confiées, parfois sous des violents bombardements.

Lieutenant BRANDT, 9^e d'artillerie à pied : désigné, sur sa demande, comme observateur, est resté pendant quinze jours dans un poste d'observation soumis aux feux de l'ennemi et a assuré avec un calme et un sang-froid admirables, d'une manière parfaite, le réglage de plusieurs batteries, a été blessé à son poste d'observation.

Lieutenant BENOITON, 52^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne, a fait preuve des plus belles qualités militaires, a brillamment commandé sa compagnie pendant sept mois, a été grièvement blessé en dirigeant la destruction d'une maison occupée par l'ennemi.

Sous-lieutenant PERRICHON, 3^e bataillon territorial de chasseurs : a fait preuve d'initiative et de bravoure en allant reconnaître avec quelques volontaires une position qu'il savait très fortement organisée par l'ennemi.

Adjudant TARDIEU, sergent-major ANGE-LINI, 52^e bataillon de chasseurs : ont fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités militaires, au combat des 16 et 17 avril, ont exécuté un commandement périlleux dans lequel ils ont su faire face à des assaillants très supérieurs en nombre, que, finalement, ils ont mis en fuite.

Canonier CONES, 2^e d'artillerie de montagne : sa section se trouvant sous le feu d'une batterie ennemie, a continué avec le plus grand calme à perfectionner son pointage, malgré l'ordre donné à toute la section de se mettre dans un abri ; a été tué à son poste de combat.

Brigadier COROMPT, 2^e dragons : a toujours été pour son régiment un exemple de courage et de patriotisme ; très grièvement

(1) Voir le numéro 120.

blessé, a dit à ceux qui l'entouraient : « Je suis heureux de mourir pour la France ».

Soldat MOUREY, 60^e d'infanterie : au cours d'un travail de défenses accessoires sous le feu de l'ennemi, s'est porté au secours d'un de ses camarades qui venait d'être mortellement frappé. A eu lui-même la cuisse traversée par une balle en accomplissant cet acte de courage, et a, malgré cela, réussi à ramener le corps de son camarade jusqu'à la tranchée.

Capitaine CARTRY, 232^e d'infanterie : tenue superbe au feu. A montré toutes les qualités d'un chef au cours des combats précédents et a été mortellement frappé le 7 septembre en entraînant le premier sa compagnie à l'assaut de la position ennemie.

Capitaine GUILLOTEAU, 282^e d'infanterie : chargé d'une mission périlleuse et délicate de reconnaissance, a montré beaucoup d'ardeur et de bravoure dans l'accomplissement de sa tâche. A été mortellement blessé le 5 septembre à la tête du détachement qu'il commandait.

Caporal JACQUET, 44^e d'infanterie : tué le 3 avril en maintenant son escouade à son poste pendant un bombardement violent de l'ennemi.

Soldat BARRAS, 44^e d'infanterie : étant de garde dans une tranchée pendant le bombardement de l'ennemi, s'est maintenu à son poste et y a été tué.

Soldat GARRIGUES, 44^e d'infanterie : agent de liaison pendant la nuit du 3 avril, n'a cessé de porter les ordres jusqu'à une ligne avancée. A été tué en accomplissant sa mission.

Zouave DUCLOUX, 2^e zouaves de marche : a fait preuve de cranerie et de bravoure en s'exposant comme volontaire, toute une nuit, sous les balles des mitrailleuses et de l'infanterie allemandes, pour organiser un entonnoir ouvert entre les lignes adverses et en sortant à découvert pour porter et mettre en place des défenses accessoires.

Caporal CHABANNAS, 2^e zouaves de marche : n'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve de beaucoup d'audace et de courage. S'est multiplié toute une nuit comme volontaire pour lancer des bombes, faire préparer et apporter à pied d'œuvre des défenses accessoires auprès d'un entonnoir ouvert entre les lignes adverses et battu presque constamment par les mitrailleuses ennemies.

Sous-lieutenant MORE-CHEVALIER, 2^e zouaves de marche : a fait preuve d'énergie, de sang-froid et de bravoure en conduisant une équipe de volontaires dans un entonnoir ouvert entre les lignes adverses et en dirigeant toute une nuit, sous les coups ininterrompus de mitrailleuses et de l'infanterie ennemie, le travail d'aménagement. Étant prisonnier en Allemagne, s'est antérieurement évadé des mains de l'ennemi.

Sergent COURGEY, 2^e zouaves de marche : a effectué avec un sang-froid admirable la reconnaissance d'un terrain bouleversé par l'explosion d'un fourneau de mine en plein jour, et à une dizaine de mètres de la ligne ennemie, a été blessé au visage. Avait été blessé à la tête quelques jours auparavant pendant l'attaque d'un petit poste. Est d'une audace et d'un courage remarquables.

Soldat DUC BRAGUE, 2^e zouaves de marche : a fait preuve de cranerie et de bravoure en s'exposant comme volontaire toute une nuit sous les balles de mitrailleuses et de l'infanterie allemandes pour organiser un entonnoir ouvert entre les lignes adverses et en sortant à découvert pour porter et mettre en place des défenses accessoires.

Caporal ROGEE, compagnie 19/1 du génie : a fait preuve de courage et d'abnégation en construisant un barrage en sacs de terre dans une galerie de mine débouchant dans une galerie ennemie, a été blessé par un camouflet au cours de cette opération.

Sous-lieutenant BICHEUX, compagnie 19/1 du génie : brillant officier qui se dépense sans compter, a été blessé légèrement le 4 avril par un camouflet ennemi, a continué à diriger son équipe qui procédait au chargement d'un fourneau jusqu'à ce que le succès de l'opération fut assuré.

Sapeur mineur CRUANECZ, compagnie du génie 19/1 : a fait preuve de courage et d'abnégation, en coopérant à la construction d'un barrage en sacs de terre dans une galerie de mine débouchant dans une galerie ennemie. A été tué par un camouflet au cours de cette opération.

Soldat ROLANDEZ, 44^e rég. d'infanterie : soldat courageux, plein d'entrain, toujours volontaire pour remplir les missions les plus périlleuses. A été tué le 5 avril alors qu'il travaillait à la confection d'un réseau de fils de fer, à 150 mètres des tranchées allemandes.

Lieutenant de réserve MEYER, 3^e groupe de l'artillerie d'une division : observateur de sa batterie dans les tranchées de première ligne soumises à un très violent bombardement de l'ennemi, s'est porté en un point voisin de l'observatoire pour faire continuer le tir de sa batterie et a été atteint de trois blessures.

Canonnière JOUVENE-FAURE, 9^e d'artillerie à pied : téléphoniste aussi brave et dévoué qu'habile, assure, depuis six mois, les communications de la batterie aux observatoires avancés, dans des conditions souvent pénibles et périlleuses ; a réparé à diverses reprises les lignes téléphoniques, sous le feu de l'artillerie allemande. A été blessé le 9 avril, par une bombe, dans une tranchée de première ligne.

Adjudant-chef BONNIN, sergents VIDAL, PUYFOULOUX, BENETH, caporaux PERRUSSEL, ROCHEREAU, GIRE, PERRETTE, soldats BOYER, DELPY, MOLLE, SALSAC, BONNET, GAUTHIER, VERNIERE, MALET, PARREDON, ALIBERT, 232^e d'infanterie : ont fait partie d'une patrouille de volontaires qui, dans la nuit du 9 au 10 avril, a sauté dans un poste allemand et en a fait la garnison prisonnière.

Zouave GAUDICHOT, 2^e zouaves de marche : blessé et évacué deux fois, le 23 septembre et le 21 décembre, a demandé à retourner à sa compagnie où il a continué à donner l'exemple de la bravoure et de la discipline. A été blessé une troisième fois alors qu'il se trouvait en sentinelle le 8 avril.

Aspirant TROMEUR, 316^e d'infanterie : grièvement blessé par une balle dans une tranchée de 1^{re} ligne, a montré un courage et un sang-froid dignes d'éloges, disant au médecin qui le pansait : « Dites bien au chef de bataillon que je regrette de ne pouvoir faire ce soir la patrouille dont il m'a parlé. » Il s'agissait d'une patrouille très délicate à conduire tout près d'un poste avancé de l'ennemi et pour laquelle l'aspirant Tromeur s'était offert comme volontaire.

Sous-lieutenant de réserve LAFARGUE, 2^e zouaves de marche : a montré au cours de la campagne les plus belles qualités d'entrain, d'énergie, de vaillance et de décision. Blessé dans les tranchées de première ligne, a rejoint sa compagnie avant d'être complètement guéri. Le 3 avril, blessé une seconde fois pendant un violent bombardement, a refusé de quitter son poste, prétextant une attaque imminente de l'ennemi, donnant à tous l'exemple du devoir et de la bravoure froide et réfléchie.

Lieutenant POIRELLE, 264^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie dans des circonstances particulièrement difficiles, a fait preuve d'une grande énergie et d'une remarquable bravoure dans deux combats ; a été frappé mortellement en conduisant sa compagnie à l'attaque.

Chef de bataillon CHANTRENNE, 42^e d'infanterie : belle conduite en divers combats où il a été grièvement blessé, le 7 septembre, par un obus.

Sous-lieutenant DE CHARPIN FEUGEROLLES, 42^e d'infanterie : blessé très grièvement à la jambe le 6 septembre, a été ramassé par les Allemands ; le 8 septembre, profitant du désarroi occasionné par la retraite des Allemands, s'est glissé péniblement hors de l'ambulance qui l'emportait et a réussi à se cacher avec quatre soldats moins grièvement blessés que lui.

Sergent DUVAL, 45^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier, ayant toujours fait son service avec entrain et dévouement. A fait preuve, le 12 avril, d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid en exécutant comme volontaire, en avant de nos lignes, une reconnaissance périlleuse ; a fait preuve d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid en ramenant, mal-

gré le feu de l'ennemi, son sergent grièvement blessé.

Caporal SANGAR, 352^e d'infanterie : a travaillé plusieurs soirs de suite comme volontaire, à placer des défenses accessoires devant une partie du front situé à 80 mètres des tranchées allemandes. Surpris par une fusée éclairante, n'a pas abandonné son travail et a été grièvement blessé.

Sergent GUILBAUD, 2^e de marche de tirailleurs : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve du plus grand courage et de s'offrir pour toutes les missions périlleuses. A été mortellement atteint d'une balle au front, le 10 avril au matin, pendant qu'il accomplissait, de son plein gré et pour la seconde fois dans la même nuit, un travail dangereux.

Zouave SANCIER, 1^{er} rég. mixte de zouaves et de tirailleurs : a montré le plus grand courage pendant toute la campagne. Blessé mortellement d'un éclat d'obus le 18 janvier 1915.

Capitaine FAUCILLON, 32^e d'artillerie : officier d'une rare énergie, qui, par des tirs extrêmement bien exécutés, avait grandement contribué au succès de la division, le 25 août. Mortellement blessé le 2 septembre à son poste de commandement, a fait, avant de mourir, toutes ses recommandations à ses lieutenants, relativement à tous les détails du service de la batterie.

Trompette BARBET, artillerie d'une division : blessé mortellement au combat du 8 septembre par un obus de gros calibre, alors qu'il portait un ordre aux avant-trains, est mort au milieu de ses camarades après une longue et très courageuse agonie, leur ayant dit à plusieurs reprises : « Je sais bien que je vais mourir, mais cela ne fait rien, c'est pour la France ! »

Aspirant DUCLOS, 35^e d'infanterie : blessé mortellement alors qu'il donnait à ses hommes un bel exemple de courage et de mépris du danger en enfonçant lui-même un piquet pour installer un réseau de fils de fer à un endroit particulièrement battu par les balles ennemies.

Soldat CALMELS, 35^e d'infanterie : excellent soldat, a fait toute la campagne et n'a cessé, en maintes circonstances de faire preuve de bravoure ; a été grièvement blessé en établissant un réseau de fils de fer en avant de la tranchée de soutien, malgré la fusillade ennemie, donnant ainsi un bel exemple à ses camarades.

Maréchal des logis MANNONI, du 5^e d'artillerie lourde : s'est distingué depuis le début de la campagne, par son sang-froid, notamment le 20 septembre 1914, en portant sur son dos son capitaine blessé et menacé de rester aux mains de l'ennemi. Dans les tranchées de première ligne, a montré comme observateur une vigilance qui lui a permis d'indiquer des objectifs ennemis vulnérables ; y a été blessé le 11 avril.

Canonnière VIGNON, du 5^e d'artillerie lourde : Blessé le 5 septembre et évacué, est revenu sur le front sur sa demande avant d'être complètement guéri. Chargé le 6 avril de réparer une ligne téléphonique, a rempli sa mission avec le plus grand calme sous le feu de l'artillerie allemande, bien qu'ayant été fortement contusionné par des éclats d'obus.

Tirailleur LAHCENE (Mohammed-Ould-Mohammed), 2^e tirailleurs de marche : le 13 avril, étant en sentinelle double, d'un poste très avancé, une bombe ayant tué net son camarade de faction et l'ayant lui-même projeté à terre, s'est relevé aussitôt, a resaisi son arme, mis baïonnette au canon et occupé son créneau prêt à toute attaque. Est resté dans cette situation pendant trois quarts d'heure (durée du bombardement auquel a été soumise la compagnie) et malgré que deux autres bombes aient éclaté près de son emplacement.

Zouave BONIS, 1^{er} rég. mixte de zouaves et de tirailleurs : faisant partie d'une patrouille de reconnaissance vers les tranchées ennemies, et recevant l'ordre de son chef d'avoir à rétrograder, en raison de la fusillade dont son groupe était l'objet, a déclaré : « Sergent, je reste avec vous » ; blessé pendant l'arrachement d'un réseau de fils de fer, a refusé l'aide de ses camarades, disant : « Ne vous occupez pas de moi, » a continué à faire preuve de la plus belle intrépidité.

CITATIONS

(Suite.)

Capitaine BACHELERIE, 174^e d'infanterie : officier de haute valeur et du plus grand courage ; blessé le 13 mars, a refusé de quitter la ligne de feu pour se faire soigner. Le 15 mars, a entraîné sa compagnie à l'assaut d'une tranchée et a été tué, au cours de cette charge.

Capitaine DE PONTON D'AMECOURT, 174^e d'infanterie : a été blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Capitaine BLANDIN, 174^e d'infanterie : tué alors qu'il entraînait ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Lieutenant LIPPMANN, 174^e d'infanterie : tué à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée allemande.

Lieutenant PENSART, 174^e d'infanterie : blessé mortellement à la tête de sa compagnie qui chargeait. S'est écrié en tombant : « Courage les enfants, en avant ! »

Sous-lieutenant MOREAU, 174^e d'infanterie : blessé mortellement à la tête de sa compagnie au moment où il l'entraînait à l'assaut.

Sous-lieutenant VALIN, 174^e d'infanterie : blessé grièvement le 14 mars, n'a pas quitté la ligne de feu. Le 17 mars, a entraîné sa compagnie à l'assaut d'une crête tenue par l'ennemi. A occupé une position sur le flanc de la brigade, et s'y est maintenu en faisant travailler ses hommes couchés sous le feu d'une mitrailleuse qui les prenait de flanc.

Adjudant RACAGLIA, 174^e d'infanterie : déjà décoré de la médaille militaire pour sa belle conduite au feu, a enlevé brillamment, avec quelques hommes, une tranchée ennemie. A été blessé mortellement.

Adjudant ZUSSY, 174^e d'infanterie : vingt hommes de sa section ayant été mis hors de combat par l'éclatement d'un obus et lui-même légèrement blessé, a maintenu ses hommes au calme par son attitude énergique. A été tué en chargeant à la tête de sa section.

Caporal MATHIEU, 174^e d'infanterie : félicité par son officier pour son courage a répondu : « Je ferai tout ce que le devoir et l'honneur me commandent. » Est tombé peu après, victime de son héroïsme.

Soldat RECOT, 174^e d'infanterie : blessé aux reins par un éclat d'obus alors qu'il portait un ordre écrit, s'est traîné sur les genoux et les coudes pour indiquer à un planton le chemin à suivre pour porter cet ordre.

Médecin auxiliaire GUINIEC, 3^e d'artillerie lourde : a été blessé le 17 mars en donnant des soins aux blessés sous un feu extrêmement violent, faisant preuve en cette circonstance de la plus grande intrépidité et d'un profond dévouement. N'a cessé de rendre les meilleurs services depuis le début de la campagne.

Maréchal des logis HAOUY, 3^e d'artillerie coloniale : blessé le 10 mars, à la tête par un éclat d'obus de gros calibre, a repris son service immédiatement après s'être fait panser, faisant preuve ainsi d'une belle énergie et d'un courage digne de tout éloge. Très bon gradé ayant rendu les meilleurs services depuis le début des hostilités.

Caporal SERVANT, clairon au 3^e d'artillerie coloniale : est allé le 1^{er} mars, sous le tir repéré d'une mitrailleuse allemande, chercher en avant des tranchées, un homme grièvement blessé. Avait été blessé grièvement le 22 août. Revenu sur le front aussitôt guéri, n'a jamais cessé de donner le plus bel exemple de bravoure et d'entrain.

Maitre pointeur GARAS, 3^e d'artillerie coloniale : tué à son poste le 5 mars en accomplissant, sous un feu violent de l'artillerie ennemie, ses fonctions de maitre pointeur avec le plus bel entrain et le plus remarquable sang-froid.

Canonnière MOUQUET, 3^e d'artillerie coloniale : grièvement blessé le 7 mars à son poste de combat pendant un violent bombardement. S'est toujours comporté avec bravoure et s'est fait remarquer par son entrain et son sang-froid dans tous les combats où sa batterie s'est trouvée engagée.

Chef de bataillon GUERRE, 328^e d'infanterie : a pris les dispositions les plus judicieuses pour briser une attaque allemande dont il a su discerner les symptômes et a arrêté net cette attaque, par le jeu concordant de tous ses moyens d'action.

Chef de bataillon ANFRIANI, 173^e d'infanterie : officier énergique d'une très grande bravoure. Le 25 août, a brillamment enlevé un village avec son bataillon ; a été tué le lendemain à l'attaque d'un autre point d'appui.

Capitaine MATHERON, 7^e d'artillerie à pied : chef d'un important groupement d'artillerie lourde, a dirigé lui-même et pendant plusieurs jours le tir de plusieurs batteries sur une tranchée ennemie, a, par la précision de ses tirs, permis à notre infanterie de gagner 150 mètres de terrain en avant et d'y faire des prisonniers. A été légèrement blessé d'un éclat d'obus.

Capitaine ROFFE, 104^e d'infanterie : blessé grièvement le 23 août et tombé sur un terrain battu par le feu de l'ennemi, a répondu aux hommes qui voulaient l'emmener : « Allez retrouver le lieutenant ». Est mort des suites de sa blessure.

Capitaine QUANTIN, 328^e d'infanterie : a brisé, par son sang-froid et les mesures judicieuses prises, une attaque ennemie commencée par une explosion de mine.

Capitaine VIALATTE, 42^e d'infanterie coloniale : ayant pris le commandement d'un bataillon à la suite de la blessure de son chef, a continué l'opération avec la plus grande vigueur. Blessé lui-même au point de remettre le commandement.

Lieutenant DUHIL DE BÉNAZÉ, 61^e d'artillerie : chargé des reconnaissances d'artillerie les plus hardies a fait preuve à maintes reprises, depuis le début de la campagne, des plus sérieuses qualités militaires, de compétence, de valeur et de bravoure au feu, a amené à différentes reprises et commandé des pièces de tous calibres à moins de 400 mètres de l'ennemi. S'est signalé à nouveau en exécutant plusieurs reconnaissances sur un terrain fortement battu, en vue d'une opération offensive.

Sous-lieutenant DELEMER, 16^e bataillon de chasseurs : s'est trouvé dans les situations les plus délicates, a toujours fait preuve d'un sang-froid imperturbable et de la plus calme bravoure.

Sous-lieutenant DURIF, 42^e d'infanterie coloniale : tué au moment où il pénétrait à la tête de sa section dans une tranchée ennemie vigoureusement défendue.

Sous-lieutenant JOLLY, 328^e d'infanterie : blessé le 13 novembre et à peine revenu sur le front, s'est brillamment distingué dans une opération difficile le 30 mars.

Sous-lieutenant JOUET, 150^e d'infanterie : dans une attaque de front d'une tranchée allemande, pendant la nuit du 11 mars, a brillamment enlevé sa section à l'assaut, malgré la vive fusillade, le feu des mitrailleuses et le lancement continu d'explosifs de toutes espèces, a pénétré avec quelques hommes dans la tranchée allemande.

Sous-lieutenant KAUFFMANN, 328^e d'infanterie : a montré le plus grand courage pendant une attaque, se multipliant aux points les plus menacés, lançant lui-même des bombes afin d'encourager ses hommes.

Sous-lieutenant PAROT, 75^e d'infanterie : s'est distingué en plusieurs circonstances en faisant souvent seul des patrouilles dans un secteur particulièrement dangereux. A été blessé mortellement en venant apporter à son capitaine des renseignements sur les travaux exécutés par l'ennemi en face de sa tranchée.

Sous-lieutenant DE REBOUL, 76^e d'infanterie : a eu, au cours d'un violent bombardement l'occasion de montrer tout son courage en procédant lui-même au déchargement de trois de ses hommes ensevelis sous un éboulement. A été tué en encourageant sa troupe.

Sous-lieutenant TRINEAU, 42^e d'infanterie coloniale : s'est emparé d'une tranchée ennemie où il a fait 31 prisonniers.

Sous-lieutenant COUDERC, 42^e d'infanterie coloniale : tué en défendant avec la plus grande vigueur une tranchée nouvellement conquise et violemment contre-attaquée par l'ennemi.

Adjudant BOURG, 76^e d'infanterie : blessé grièvement le 17 février, a dit à son commandant de compagnie : « Adieu, mon lieutenant, vive la France, mort aux Boches, je vais mourir, mais je n'ai pas peur ».

Adjudant-chef DÉROUIN, 42^e d'infanterie coloniale : tué en enlevant énergiquement

sa section contre une tranchée ennemie vigoureusement défendue.

Adjudant-chef FISSET, 162^e d'infanterie : a fait preuve d'une énergie remarquable au cours de la contre-attaque du 1^{er} mars, en enlevant brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie qui lui avait été donnée comme objectif et où il s'est solidement établi.

Adjudant FOURAGE, 8^e bataillon de chasseurs : blessé, le 26 mars, à la tranchée, n'a consenti à aller au poste de secours que sur l'ordre du chef de corps.

Sergent-major BONAVITA, 42^e d'infanterie coloniale : tué, à la tête de sa section, qu'il entraînait brillamment, au moment où il pénétrait dans une tranchée enlevée à l'ennemi.

Sergent ANICOT, 161^e d'infanterie : le 26 mars, un obus étant tombé dans un magasin à munitions, est entré dans ce magasin déjà en flammes, a réussi à en sortir tous les explosifs, évitant ainsi un accident très grave.

Sergent BAR, 155^e d'infanterie : sous-officier intelligent et énergique, a fait preuve d'intrépidité réfléchie en allant faire sauter un petit blockhaus occupé par l'ennemi et situé à six mètres en avant de ses tranchées. Blessé en préparant un autre coup de main analogue, n'a quitté son poste que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Sergent BOURLARD, 161^e d'infanterie : est sorti de la tranchée, le 29 janvier, pour mieux tirer sur les Allemands et leur a tué de nombreux tirailleurs.

Maréchal des logis CHOISY, 40^e d'artillerie : a fait preuve de bravoure et d'intrépidité en continuant à servir une pièce repérée par l'artillerie et les lance-bombes ennemies. A été tué.

Sergent DERCHE, 154^e d'infanterie : a pénétré en plein jour, avec quelques hommes, dans un petit ouvrage ennemi et l'a bouleversé de fond en comble sous le feu adverse.

Sergent EMELINA, 42^e d'infanterie coloniale : bien que blessé d'une balle à la figure, a continué à combattre jusqu'au moment où la tranchée a été prise.

Sergent LE PETIT, 272^e d'infanterie : a subi un commencement d'asphyxie en cherchant à pénétrer dans une sape après l'explosion d'un fourneau de mine, n'a pas voulu quitter le front pour recevoir les soins que son état aurait nécessités. A été grièvement blessé le lendemain au moment où il achevait le chargement de nouveaux fourneaux dans un boyau rapproché de l'ennemi.

Sergent MAREZ, 16^e bataillon de chasseurs : toujours sous les bombes ennemies, n'a jamais cessé de lancer ses engins, détruisant les travaux allemands et protégeant nos propres travaux en imposant souvent silence à nos adversaires.

Caporal CARLIER, 161^e d'infanterie : enlevé sous un éboulement de tranchée, n'en a été retiré que deux heures après. Quoique blessé, est retourné immédiatement au combat.

Caporal DURANDAL, 161^e d'infanterie : ayant été chargé par son capitaine d'avertir la compagnie de l'arrivée de bombes ennemies, a été tué au moment où il donnait un coup de sifflet pour avertir ses camarades.

Caporal EMMERAULT, 154^e d'infanterie : au cours d'une patrouille, a pénétré dans une tranchée occupée par l'ennemi ; mis en face par un Allemand a fait dévier son arme et lui a lancé une bombe. Blessé assez grièvement, a pu rejoindre nos lignes et a rapporté des renseignements intéressants.

Sapeur BORDE, 2^e génie : a donné un bel exemple de mépris du danger en se précipitant sur une boîte d'explosifs à grande capacité que l'ennemi venait de lancer dans notre tranchée et l'a rejetée au delà du parapet où elle a explosée.

Soldat BRACQ, 16^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus grande bravoure en allant chercher dans une tranchée démolie et battue par l'ennemi, un officier grièvement blessé.

Soldat DEMANGE, 161^e d'infanterie : le 27 mars, au moment d'une contre-attaque des Allemands, a défendu un barrage avec énergie et, quoique blessé, est revenu au combat.

Clairon FERASSE, 42^e d'infanterie coloniale : bel exemple de bravoure pour ses camarades au combat des 5 et 6 avril.

Soldat **GACON**, téléphoniste au 162^e d'infanterie : a donné, depuis le début de la campagne, des preuves certaines de bravoure.

Soldat **GALLIERE**, 42^e d'infanterie coloniale : s'est placé résolument à l'entrée d'un boyau et a empêché par son feu l'ennemi de déboucher au moment d'une contre-attaque.

Soldat **GIZARD**, 42^e d'infanterie coloniale : blessé à la main a répondu au médecin-major qui voulait l'évacuer : « Je rejoins ma compagnie, car il me reste une main pour faire le coup de feu. »

Sapeur **ESPINASSET**, brancardier au 71^e du génie : n'a pas cessé, depuis le début de la campagne, de donner des preuves de dévouement et de courage, en exerçant son emploi de brancardier constamment en première ligne ; a été tué.

Soldat **GRIMAULT**, 2^e d'infanterie coloniale : déjà blessé deux fois, le 22 août et le 1^{er} décembre, a été blessé à nouveau, le 3 avril, dans son service de guetteur de tranchée. A peine pansé, est revenu à son créneau pour y continuer sa faction.

Sapeur **MARTY**, 7^e génie : excellent sapeur, a toujours donné des preuves de courage et de dévouement. A été blessé, pour la troisième fois, le 4 avril.

Canonier **VINCENT**, 13^e d'artillerie : blessé une première fois, le 20 mars, en servant sa pièce, se fit panser sommairement et continua son service jusqu'à ce que, le lendemain, il reçut une deuxième blessure, à la suite de laquelle il dut être évacué.

Sous-lieutenant **TRAMAIN**, 96^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie, le 7 avril en maintenant ses hommes sous les obus, au cours d'un violent bombardement de tranchée. Fortement contusionné à trois endroits par les éclats d'un projectile de 77, qui, à ses côtés a tué un sergent et blessé un homme ; enseveli en partie et dégagé aussitôt n'en a pas moins conservé le commandement de sa section jusqu'à la fin du bombardement. A seulement alors consenti à se laisser panser.

Adjudant **GATHY**, 1^{er} génie : a dirigé et poussé le chargement, le bourrage et la mise de feu d'un camouflet, bien que le travail qui a duré trois heures ait été fait sous la menace constante de l'explosion d'un fourneau allemand dont on entendait faire le bourrage.

Soldat **BRILLAUT**, 115^e d'infanterie : le 4 avril a fait preuve de qualités exceptionnelles en restant à son poste de guetteur pendant une attaque allemande de nuit, précédée d'un bombardement d'une rare violence. A fait à plusieurs reprises usage de son arme contre les ennemis qui s'élançaient dans la tranchée détruite et a vaillamment contribué à les repousser. Blessé, ne l'a fait constater qu'à la fin de l'action.

Sous-lieutenant **ECOFFET**, 152^e d'infanterie : grièvement blessé en tête de sa section en débouchant des tranchées pour s'élançer à l'assaut.

Sous-lieutenant **GROS**, 152^e d'infanterie : très belle attitude au feu ; blessé par une grenade, n'a pas moins conduit sa section dans la tranchée ennemie.

Caporal **AUSSEIL**, 142^e d'infanterie : le 7 avril 1915, se trouvant dans un poste d'écoute soumis à un tir violent de bombes ennemies, a su maintenir le calme parmi les hommes qu'il commandait en donnant le plus parfait exemple de courage et de sang-froid. A été tué par l'éclatement d'une bombe qui venait de tomber près de lui et qu'il avait ressaisie pour la rejeter dans la tranchée allemande.

Capitaine **DE BEAULINCOURT**, 88^e d'infanterie : officier doué des plus brillantes qualités militaires. Le 22 août, marchant en première ligne pour renforcer un régiment déjà engagé, a conduit sa compagnie avec son sang-froid, son entrain et sa vigueur habituels. A fait ouvrir le feu sur la ligne ennemie à 50 mètres, infligeant en un instant, aux Allemands des pertes cruelles. Resté lui-même debout en vrai paladin, est tombé criblé de balles, perdant qu'il encourageait ses hommes.

Chef de bataillon **VAGINAY**, 88^e d'infanterie : officier supérieur vigoureux et plein d'entrain. Le 27 août 1914, chargé d'aller prendre position sur un plateau pour faciliter le mouvement d'une brigade, s'est avancé avec la plus grande bravoure, en entraînant son bataillon, est tombé grièvement frappé de quatre balles.

Capitaine **PROU**, 88^e d'infanterie : officier de grande valeur et d'expérience, aimé et estimé de tous. Le 28 août 1914, ayant été chargé d'opérer un mouvement hardi sur le flanc gauche de l'ennemi, est tombé mortellement frappé en entraînant sa compagnie.

Lieutenant **FRUTIER**, 88^e rég d'infanterie : jeune et sympathique officier, très vaillant et très crâne au feu. Le 8 septembre 1914, est tombé mortellement atteint en entraînant sa compagnie à l'attaque d'un bois occupé par l'ennemi.

Capitaine **DERVAUD**, 88^e d'infanterie : officier très énergique du plus brillant courage et véritable entraîneur d'hommes. Ayant été blessé deux fois, le 22 août et le 7 septembre, et resté chaque fois à la tête de son unité, est tombé mortellement frappé le 9 septembre en conduisant sa compagnie à l'attaque.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Chef de bataillon **COLONNA D'ISTRIA**, 8^e d'infanterie coloniale : excellent officier qui a les plus brillants états de services. Chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre depuis seize ans. Blessé de deux balles, le 3 février, en conduisant avec une énergie et un entrain remarquables son bataillon au combat.

Chef de bataillon **LE MAGNEN**, 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités de commandement. Très énergique au feu. S'est particulièrement distingué le 28 février en enlevant sa troupe à l'assaut. Est tombé grièvement blessé au moment où il atteignait les tranchées ennemies.

Chef d'escadron **HENRYS D'AUBIGNY**, commandant un échelon du parc d'artillerie d'un corps d'armée : ayant fait la campagne de 1870 et dégagé de toute obligation militaire, a tenu à prendre une part active à la campagne actuelle. A donné l'exemple de la plus calme bravoure en toutes circonstances et notamment le 21 août en s'offrant pour porter un ordre important sous un feu violent d'artillerie.

Général de brigade **LABORIA**, commandant l'artillerie d'un corps d'armée : officier général d'une très haute valeur professionnelle, d'un courage et d'une activité qui ne se sont jamais démentis. A dirigé du 16 février au 20 mars l'artillerie d'un secteur occupé par deux corps d'armée et y a fait preuve d'une compétence, d'une énergie et d'une volonté de fer qui ont fait l'admiration de tous les chefs qui ont eu à employer son artillerie.

Chef de bataillon **DE TORQUAT DE LA COULERIE**, 18^e bataillon de chasseurs : a conduit son bataillon le 7 mars, à l'assaut d'un bois, avec une décision et un entrain remarquables et s'y est emparé de plusieurs tranchées ennemies. S'est maintenu jusqu'au moment de la relève de son bataillon sur les positions conquises, malgré un bombardement incessant et y a repoussé plusieurs contre-attaques en infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses. A été cité à l'ordre du corps de cavalerie pour sa brillante conduite. A été blessé le 14 décembre d'une balle à la cuisse, en conduisant son bataillon à l'assaut d'une position ennemie.

Capitaine **JOXE**, 264^e d'infanterie : officier d'une bravoure éprouvée, a été l'objet d'une citation à la suite de sa belle conduite sur les champs de bataille du début de la campagne et de sa blessure grave qui lui a coûté l'œil gauche. Très méritant.

Au grade de chevalier

Capitaine **PRADELLES DE LA TOUR-DE-JEAN**, état-major d'une brigade de dragons : a fait de nombreuses et très dangereuses reconnaissances au cours des opérations qui se sont déroulées du 15 au 25 décembre, malgré le feu très meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie ennemies. A fait preuve d'une grande endurance pendant cette période où le travail de nuit était aussi chargé que celui de jour. Officier des plus intelligents, consciencieux et tout dévoué. Déjà cité à l'ordre du corps de cavalerie.

Capitaine **MARQUIS**, 155^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la guerre des plus belles qualités militaires. Bravoure et énergie. Très grièvement blessé le 16 mars.

Sous-lieutenant **PIERQUET**, 61^e d'artillerie : déjà blessé le 28 octobre, n'a cessé de se faire remarquer par son courage et son énergie. Ayant le commandement des engins de tranchée, reste constamment dans les tranchées de première ligne où il a été blessé très grièvement d'une balle au ventre le 17 mars.

Chef de bataillon **AUSSET**, 89^e d'infanterie : n'a pas cessé de se distinguer et de donner un magnifique exemple depuis le début de la campagne. A été l'objet de deux citations pour sa conduite héroïque. S'est particulièrement distingué à l'assaut d'une localité fortement organisée, le 1^{er} mars, en entraînant deux bataillons de son régiment sous un feu très violent d'artillerie et de mitrailleurs.

Capitaine **DIDIER**, 14^e d'infanterie : blessé le 22 août, revenu au front à peine guéri, s'est particulièrement distingué le 16 février en se lançant à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie dans laquelle il a pénétré le premier et le 5 mars en maintenant ses hommes à leur poste de combat, alors qu'une mine allemande venait d'exploser à proximité immédiate, produisant un entonnoir de 20 mètres de diamètre.

Sous-lieutenant **VINCENT**, 7^e d'infanterie : son commandant de compagnie étant tombé au moment du départ pour l'assaut, a pris le commandement de son unité, a enlevé la tranchée ennemie, s'est emparé de 2 mitrailleuses, a fait de nombreux prisonniers, s'y est maintenu pendant toute la journée sans recevoir de renforts et a assuré la conservation définitive du terrain conquis.

Sous-lieutenant **LANDRIAU**, 23^e dragons : le 4 novembre, ayant fait vigoureusement progresser son peloton, l'a maintenu avec fermeté sous un feu violent. A pris le commandement de son escadron sous le feu le 10 novembre et l'a exercé brillamment jusqu'au 25 janvier. Le 28 février, blessé légèrement à la tête d'un éclat d'obus, ne s'est rendu au poste de secours qu'après avoir abrité tous ses hommes et soigné l'un d'eux sérieusement blessé.

Sous-lieutenant **RAYNAL**, 22^e d'infanterie coloniale : au combat des 23 et 24 février, a conduit avec un entrain remarquable la compagnie qu'il commandait à l'assaut du fortin allemand dont il occupa le point le plus menacé, a fait de nombreux prisonniers. Malgré des pertes sérieuses, a contribué à repousser pendant la nuit six contre-attaques. Lors d'une septième contre-attaque, ayant perdu tous ses sous-officiers et sentant le moment critique, est monté sur le parapet pour entraîner sa compagnie à la balonnelle. Blessé grièvement à ce moment, à l'œil gauche et au ventre, a continué à donner des ordres énergiques jusqu'à complet épuisement.

Capitaine de réserve **LOCHE**, 3^e d'infanterie coloniale : contusionné fortement au visage dès le début de l'action, a continué à commander sa compagnie avec le plus grand sang-froid et le plus grand calme. A repoussé les contre-attaques violentes de l'ennemi. Très grièvement blessé le 28 février a refusé de se laisser évacuer avant la fin du combat voulant jusqu'au bout rester avec ses hommes pour les encourager dans leur résistance.

Capitaine **DOLLFUS**, 22^e d'infanterie coloniale : au cours des combats des 23 et 24 février, après avoir placé les sections de sa compagnie de mitrailleurs en des positions d'où elles firent le plus grand mal à l'ennemi et où elles tirent jusqu'au bout, se faisant hacher plutôt que d'abandonner la partie, a été employé à assurer la liaison avec l'attaque du sud, s'est dépensé sans compter toute la journée et toute la nuit, allant et venant sans cesse sous le feu le plus violent, donnant à tous, malgré sa jeunesse, les renseignements les plus éclairés sur la situation et des conseils précieux sur l'organisation de la portion conquise, a rempli le même rôle à l'attaque des 27 et 28 février avec la même bravoure, provoquant l'admiration unanime de ses chefs et de ses camarades.

Médecin aide-major **FLOURENS**, 3^e d'infanterie coloniale : a fait selon sa coutume, preuve pendant les journées des 27 et 28 février, de la plus grande bravoure en allant panser les blessés sous le feu violent de l'artillerie ennemie et en dirigeant avec un dévouement inlassable le service de ses infir-

miers et brancardiers. Grièvement blessé par un éclat d'obus et en même temps qu'un capitaine du bataillon, a trouvé l'énergie de panser cet officier avant de prendre soin de lui-même. S'est déjà admirablement conduit les 6 et 7 septembre et le 16 septembre.

Aumônier militaire **MARTIN**, groupe de brancardiers d'un corps d'armée coloniale : a, depuis le début de la campagne, prodigué son ministère avec un inlassable dévouement et un mépris absolu du danger. S'est employé pendant la nuit du 4 février et aux combats des 23 et 24 février, malgré un bombardement intense, à soulager les blessés. A conduit les équipes de brancardiers là où il savait être des hommes gravement atteints. A sauvé un officier qui sans lui serait resté sur le terrain.

Lieutenant de réserve **LACROIX**, 236^e d'infanterie : blessé une première fois le 15 septembre, est revenu aussitôt guéri, reprendre sa place au front. A assuré dans la nuit du 14 au 15 mars, la reprise d'une tranchée perdue ; a été l'âme de la résistance contre les attaques violentes et répétées de l'ennemi, dans le secteur qui était confié à sa garde.

Sous-lieutenant **RAOULT** au 329^e d'infanterie : à la tête de sa section a résisté pendant deux heures à l'attaque des forces ennemies presque doubles des siennes. Blessé légèrement à la tête dès le début de l'action, puis quelque temps après d'une balle qui lui a traversé l'épaule, a continué à exercer son commandement et ne l'a quitté qu'épuisé complètement par la perte de sang ; sa section était alors réduite à 6 hommes et un caporal.

Sous-lieutenant de réserve **MORIN**, au 329^e d'infanterie : a entraîné sa section au feu avec la plus grande énergie. Blessé légèrement à la tête dès le début de l'action est resté à son poste de commandement sous un feu très violent et a continué à diriger le tir de son unité.

Sous-lieutenant **SARRAT**, 12^e d'infanterie : officier très méritant, s'est distingué au combat du 29 août, pendant la période du 29 août au 6 septembre, et au combat du 21 septembre, où il a été grièvement blessé.

Capitaine **DE LAVERGNE**, 89^e d'infanterie : officier remarquable par sa bravoure et son énergie. Blessé grièvement le 28 février en opposant de sa propre initiative quelques éléments de son régiment à un violent retour offensif de l'ennemi qui a été ainsi enrayé.

Lieutenant **HAXAIRE**, 60^e d'artillerie : officier d'une bravoure et d'un sang-froid à toute épreuve. En a donné de nombreuses preuves depuis le début de la campagne, soit comme lieutenant de batterie, soit dans l'accomplissement de missions spéciales délicates et périlleuses. A très efficacement contribué le 3 mars, à arrêter une violente offensive de l'ennemi par la précision du tir de sa batterie qu'il commandait depuis peu de jours. A par sa belle attitude, sous un feu violent d'artillerie, maintenu dans son personnel, le calme et le sang-froid qui lui ont permis de continuer, dans une situation critique, de remplir sa mission pendant toute une journée.

Capitaine **CHALMETON**, 23^e dragons : très brillant officier de cavalerie, plein d'allant et d'une remarquable bravoure. Blessé une première fois d'une balle qui lui a traversé la main, est revenu, aussitôt guéri, reprendre le commandement de son peloton. Atteint de nouveau de cinq balles, le 2 octobre, tandis qu'il couvrait avec ses cavaliers, le déploiement d'une avant-garde.

Capitaine **VERGEZ**, 23^e bataillon de chasseurs : au combat du 6 mars, a assuré le commandement du bataillon avec intelligence et énergie après que son chef de corps eut été blessé. S'est maintenu sur la position malgré les contre-attaques acharnées de l'ennemi.

Capitaine **MAUSUY**, 24^e bataillon de chasseurs alpins : officier remarquable. Très brave, a dans des circonstances très difficiles et sous un bombardement continu conservé la position confiée à sa garde.

Lieutenant **VINCENT**, 23^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois et non évacué ; blessé de nouveau le 5 septembre 1914 et revenu au corps en décembre 1914, a de nouveau été blessé assez grièvement une troisième fois le 6 mars, en entraînant vaillamment sa compagnie à l'attaque des positions ennemies.

Sous-lieutenant **PARAIRE**, 23^e bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu. Blessé assez grièvement, le 20 août 1914, et ayant demandé à revenir au corps en novembre,

avant même que sa blessure ne fût entièrement guérie, a de nouveau été blessé grièvement, le 6 mars, en occupant la position ennemie sur laquelle il avait porté des premiers sa section à l'assaut, avec un entrain et une énergie admirables.

Sous-lieutenant de réserve **BOLLE**, 235^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 13 août et a dû être amputé du bras droit.

Capitaine **DARDE**, 41^e bataillon de chasseurs : pendant les combats des 27 février, et 1^{er} et 4 mars, a été merveilleux de calme et de sang-froid à la tête de son unité. Blessé.

Lieutenant **BERGER**, 333^e d'infanterie : blessé grièvement en conduisant à l'assaut la section qu'il commandait le 28 août. A eu dans cette circonstance une attitude très brillante.

Capitaine **BAUR**, 31^e dragons : capitaine déjà ancien de service. A acquis de nouveaux titres depuis le début de la campagne et notamment le 4 mars où il a été blessé.

Capitaine **RENAUD**, 14^e bataillon de chasseurs : officier plein de cœur et d'énergie. A exercé dans des conditions particulièrement difficiles le commandement de deux compagnies du bataillon du 21 au 25 février 1915, se distinguant par l'habileté et la décision dont il a fait preuve dans la contre-attaque du 21, et dans la défense d'un village le 22. Malgré des pertes sérieuses, des fatigues et des privations ininterrompues, a soutenu le moral de ses hommes et rempli complètement sa mission.

Sous-lieutenant **JOCKEY**, 14^e bataillon de chasseurs : officier modèle, d'un dévouement et d'un zèle que rien n'a ralenti. Pendant les dures journées des 21, 22 et 23 février, a donné constamment le plus bel exemple de courage, d'abnégation et d'activité. Par des travaux de défense habilement exécutés sous le feu à 50 mètres de l'ennemi a évité de nombreuses pertes à sa troupe.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant-chef **KEISEGLEROF**, 220^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Modèle d'énergie, de discipline, de bravoure. Constamment volontaire pour les missions les plus dangereuses. Absolument méritant.

Sergent **CHAUDRON**, 227^e rég. d'infanterie : sergent brancardier, sous-officier extrêmement dévoué. A aidé son chef de service et est resté dans un village jusqu'au moment où les Allemands allaient y pénétrer.

Adjudant **LEVAS**, 365^e d'infanterie : s'est fait remarquer en toutes circonstances par sa crânerie et son ascendant sur ses hommes. A enlevé des tranchées à la balonnelle, entraînant sa section en avant du reste de la ligne. Blessé, a continué à combattre et ne s'est arrêté que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Adjudant **BERFINI**, 203^e d'infanterie : ancien des services et faits de guerre. S'est distingué aux combats des 1^{er}, 10 septembre et 13 octobre. Belle attitude au feu.

Adjudant-chef **BONNIN**, 304^e d'infanterie : sous-officier énergique, d'un dévouement absolu ; appartenant à une formation territoriale a, par ardeur naturelle et par amour de la patrie, demandé à partir des premiers sur le front. Chef de section remarquable par son sang-froid et son entrain au feu.

Adjudant-chef **SELLENET**, 10^e d'infanterie : ancien sous-officier de l'infanterie coloniale. Bon et brave serviteur qui s'est très bien comporté depuis le début de la campagne.

Adjudant **GARNIER**, 227^e d'infanterie : sous-officier énergique ayant de l'allant et du commandement. A montré lors d'un bombardement qui avait causé des pertes dans sa section, du sang-froid et du calme sous le feu. S'occupe de ses hommes qui ont confiance en lui.

Sergent **GUGUET-DORON**, 275^e d'infanterie : sous-officier ayant donné plusieurs exemples de bravoure et de dévouement depuis le début de la campagne et proposé à ce titre pour être cité à l'ordre du corps d'armée. A de très nombreuses campagnes, dont plusieurs de guerre.

Adjudant **GUENEC**, 369^e d'infanterie : ancien sous-officier, rengagé, très dévoué. S'est fort bien comporté au cours des divers engagements.

Sergent **LOGÉ**, 275^e d'infanterie : ancien caporal d'infanterie coloniale, ayant fait de nombreuses campagnes de guerre. Gradé énergique, qui s'est distingué par sa belle attitude et son dévouement.

Adjudant-chef **BORNETTE**, 10^e d'infanterie : ancien sous-officier de l'armée métropolitaine. Excellent serviteur, énergique et dévoué. S'est très bien comporté depuis le début de la campagne.

Adjudant **CARRÉ**, 227^e d'infanterie : très bon chef de section, ayant un calme et un sang-froid complets sous le feu. Tient ses hommes en main et commande avec autorité. Gradé très sûr et sur lequel on peut compter.

Adjudant **MILLIERE**, 10^e d'infanterie : ancien sous-officier de l'armée coloniale. Vigoureux, énergique, a donné de nombreuses preuves d'énergie depuis le début de la campagne à la tête de sa section. Retraité après quinze ans de services. Blessé légèrement le 13 février.

Adjudant **ODDY**, 42^e d'infanterie : excellent sous-officier sous tous les rapports. Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne actuelle.

Adjudant-chef **GRAGLIA**, 312^e d'infanterie : nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres par sa belle conduite dans la campagne actuelle où il a été blessé deux fois.

Caporal **GARNIER**, 64^e d'infanterie : le 24 décembre à l'attaque des tranchées ennemies s'est résolument porté en avant de ses camarades pour charger aux côtés de son chef de section. Celui-ci ayant été tué, a continué à marcher de l'avant. A rejoint son commandant de compagnie, et celui-ci ayant été tué est resté seul en avant cherchant toujours à entraîner ses camarades.

Adjudant **MULLER**, 17^e territorial d'infanterie : conduite très courageuse depuis le début de la campagne. Chaque fois que sa compagnie s'est trouvée en première ligne, s'est offert pour aller en patrouille. Le 25 décembre a volontairement fait partie d'une troupe qui s'est approchée très près d'un petit poste ennemi, recueillant des renseignements intéressants : cette troupe a essuyé au retour des coups de feu qui ont blessé un sergent.

Caporal **FLEURY**, 223^e d'infanterie : à l'attaque du 17 décembre a guidé et protégé le groupe de sapeurs du génie qui a ouvert la brèche dans le réseau de fils de fer ennemi. Agé de 48 ans et engagé volontaire pour la durée la guerre, donne chaque jour la mesure de son énergie et entrain ; s'est signalé notamment une nuit en allant incendier une meule sous le feu à proximité de l'ennemi.

Caporal **SIEG**, 8^e groupe cycliste : par son énergie et sa bravoure est un exemple vivant pour tous ses camarades.

Adjudant **ARGIOT**, 30^e d'infanterie : sous-officier très sérieux qui était adjudant garde magasin au moment de la mobilisation. A demandé à venir sur le front. Commande sa section avec beaucoup de calme, d'énergie et de sang-froid.

Sergent **RECAMIER**, 75^e d'infanterie : a fait preuve d'un grand mépris du danger en précédant une colonne d'attaque, a contribué pour une large part à faire des prisonniers.

Soldat **FERRARI**, 99^e d'infanterie : étant chef de patrouille, a fait preuve d'une audace et d'un courage remarquables en n'hésitant pas à traverser un réseau de fils de fer ennemi, afin de pouvoir vérifier si une tranchée allemande était ou non occupée. A rapporté de précieux renseignements.

Adjudant-chef **GALLON**, 8^e zouaves : nombreuses campagnes antérieures. S'est acquis de nouveaux titres depuis le début des opérations.

Adjudant-chef **BOUCLIER**, 58^e territorial d'infanterie : excellent adjudant ; très intelligent, remplit ses fonctions d'adjudant de bataillon avec beaucoup de dévouement et de zèle. Nombreuses annuités.

Adjudant-chef **ALLOT**, 116^e d'infanterie : excellent serviteur, zélé, dévoué, consciencieux, présent sans interruption depuis le commencement de la campagne ; a commandé sa section, puis sa compagnie pendant six semaines avec beaucoup d'énergie et d'autorité.

Caporal GABORIT, 137^e d'infanterie : blessé le 8 septembre, d'un coup de baïonnette au poignet n'a pas voulu être évacué, disant qu'il ne se ferait pas porter malade tant qu'il y aurait un Allemand en France. A l'attaque du 19 novembre, est sorti le premier de la tranchée, entraînant son escouade. Ayant reçu l'ordre de rentrer, est resté seul sous le feu, s'est mis à genou et n'est rentré qu'après avoir épuisé toutes les cartouches de son magasin. Caporal aussi brave que modeste.

Adjudant-chef STRABONI, 62^e d'infanterie : excellent sous-officier. Très sûr. Serviteur très dévoué. Homme de devoir, a parfaitement conduit sa section en route et au combat. Très courageux, a beaucoup d'allant. A 16 ans de services.

Adjudant GUILLOIS, 19^e d'infanterie : mobilisé le 2 août. A, dans la journée du 3 février 1915, à dix heures, été enlever 200 pétards à la mélinite posés en avant de la tranchée française de première ligne. Excellent sous-officier, énergique, conduisant admirablement sa section.

Sergent DESANDRÉ, 64^e d'infanterie : médaillé colonial. Médaille de sauvetage. Trois citations à l'ordre du régiment de sapeurs-pompiers de Paris pour actes de dévouement. Fait la campagne depuis le 3 décembre. Beau sous-officier, vigoureux, solide, servant très bien.

Adjudant BERNARD, 64^e d'infanterie : fait la campagne depuis le début. S'est distingué dans le relèvement des blessés. A été porteur de drapeau du 28 septembre au 27 octobre. Homme de devoir, toujours prêt, toujours debout, que rien n'arrête ni n'étonne. Sous-officier modèle, commandant d'une manière parfaite. Très méritant.

Adjudant-chef THIVRIER, 139^e d'infanterie : excellent sous-officier. Remarquable chef de section du temps de paix. Énergique, brave, résolu, entraîneur d'hommes. A été grièvement blessé à la tête de sa section le 14 août. A rejoint le front en janvier et commande énergiquement sa section aux tranchées.

Adjudant ESTRADÉ, 139^e d'infanterie : sous-officier très énergique, excellent chef de section. Relevant à la mobilisation d'une maladie grave, est parti avec sa compagnie. Très brave au feu, entraînant ses hommes, a été le 14 août, très grièvement blessé.

Adjudant-chef MAREY, 8^e de marche de tirailleurs : sous-officier d'élite, qui a déjà été l'objet d'une proposition spéciale au Maroc et qui ne cesse de faire preuve d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve.

Adjudant LACOSTE, 121^e d'infanterie : sous-officier ancien qui, depuis le début de la guerre, a partout et en toutes circonstances accompli son devoir.

Adjudant MESNARD, 72^e territorial d'infanterie : ancien adjudant retraité, compte dix-huit années de service actif. Employé depuis les débuts de la mobilisation au service de l'approvisionnement. Sous-officier des plus sérieux, très digne et de confiance absolue.

Adjudant COURT, 52^e d'infanterie : excellent sous-officier, énergique, très bon chef de section, très bien noté, s'est très bien conduit au feu. Blessé deux fois.

Soldat MARTIN, 52^e d'infanterie : excellent soldat, a fait preuve de beaucoup de courage et d'entrain dans les fonctions de brancardier auxiliaire, fonctions qu'il remplit depuis le début de la campagne.

Sous-chef de musique DAUTREMEPUIS, 140^e d'infanterie : sous-chef de musique actif et zélé. A rendu d'excellents services depuis le début de la campagne, aussi bien dans ses fonctions spéciales qu'à la tête des brancardiers du régiment.

Adjudant-chef FAVRE, 30^e d'infanterie : ancien de services. Très bon sous-officier. A été blessé.

Adjudant-chef BAROT, 3^e de marche du 1^{er} étranger : excellent sous-officier, sérieux et dévoué. Très zélé dans ses fonctions d'adjudant de bataillon. Très méritant.

Adjudant CHOUVET, 99^e d'infanterie : excellent sous-officier, blessé une première fois, est revenu au front à peine guéri. A été blessé une deuxième fois dans les tranchées.

Adjudant VIOLY, 99^e d'infanterie : sous-officier très énergique et plein d'entrain, choisi pour commander une section de mitrailleuses. Blessé a rejoint le régiment dès que possible. Excellent serviteur.

Adjudant GARNIER, 22^e d'infanterie : a reçu deux blessures au combat du 4 septembre 1914. Revenu au front le 3 novembre, n'a pas

cessé depuis cette époque d'être un modèle de courage et de dévouement.

Adjudant-chef PÉCHON, 228^e d'infanterie : nombreuses annuités. Sous-officier ancien, maître d'armes. Très bon chef de section, consciencieux et énergique. Très méritant.

Adjudant DELETTRE, 319^e d'infanterie : retraité le 11 septembre 1909 après 15 années de services, est entré en campagne avec le régiment le 9 août. Homme de devoir, chef de section accompli. S'est signalé par sa belle attitude au feu et s'est distingué tout particulièrement par sa belle conduite le 17 décembre où, blessé, il a maintenu pendant 14 heures sa section sous le feu et n'est rentré dans les lignes qu'après en avoir reçu l'ordre.

Adjudant-chef SILHOL, 226^e d'infanterie : s'est très bien comporté comme chef de section pendant la campagne. A commandé sa compagnie pendant une vingtaine de jours (fin septembre et commencement d'octobre). Nombreuses annuités.

Adjudant-chef BRUDER, 361^e d'infanterie : excellent sous-officier qui montre beaucoup d'activité dans son service et a rendu les plus grands services en assurant les approvisionnements du régiment dans des circonstances difficiles. Nombreuses annuités.

Adjudant VOIR, 355^e d'infanterie : excellent sous-officier. Tenue parfaite. Blessé le 6 septembre, donne partout l'exemple. Très crâne et très énergique.

Adjudant LARROUY, 354^e d'infanterie : venu volontairement de la garde républicaine et versé primitivement dans un régiment territorial a demandé à passer dans un corps actif. Très énergique, très bel esprit militaire, remplit ses fonctions avec zèle et intelligence. Toujours prêt à organiser des patrouilles dont il prend le commandement. Excellent sous-officier, chef de section.

Adjudant BITZ, 307^e d'infanterie : sous-officier de l'active de premier ordre, ayant déjà fait campagne en Algérie. A rendu, au cours de la présente campagne, les meilleurs services comme adjoint à l'officier d'approvisionnement. Versé dans une compagnie, se conduit vaillamment dans le service des tranchées de première ligne. Alsacien, sujet très méritant.

Sergent AUGST, 18^e territorial d'infanterie : 15 ans de services dans l'armée active. Sous-officier énergique et expérimenté qui a fait preuve, en maintes circonstances, du plus grand courage au cours de différents combats. Est toujours prêt à marcher pour diriger les patrouilles de nuit.

Adjudant VAGNER, 22^e territorial d'infanterie : présent au front dès la mobilisation. A assisté à toutes marches et combats du régiment. Sert avec énergie.

Adjudant-chef DASPRES, 3^e tirailleurs algériens : blessé en septembre en portant l'ordre à sa compagnie de partir à l'assaut d'une tranchée allemande. Malgré sa blessure et de vives souffrances, il voulut accomplir sa mission et ne se laissa évacuer qu'à la fin du combat. Excellent serviteur.

Sergent QUILLIER, 112^e d'infanterie : n'a cessé de manifester de belles qualités militaires et a fait preuve d'une audace peu commune dans la journée du 17 janvier. Le lendemain, a organisé avec un rare sang-froid la défense d'une tranchée reprise.

Adjudant-chef COLLONG, 58^e d'infanterie : très bon sous-officier, excellent serviteur, chef de section énergique. Alsacien-Lorrain, réfractaire, engagé à la légion. A demandé à être affecté à un corps de France, à la mobilisation, supposant que la légion ne serait pas appelée à combattre en France. Blessé le 10 septembre. Fait prisonnier, a réussi à s'évader et à rejoindre les lignes françaises trois jours après.

Adjudant-chef DE PETRICONI, 3^e d'infanterie : blessé au combat du 14 août. Vieux sous-officier, très digne, très méritant.

Adjudant-chef CASTELLANI, 61^e d'infanterie : excellent sous-officier, courageux, énergique, dévoué et plein d'initiative. S'est particulièrement distingué au combat du 20 août 1914 où il a été blessé. A rejoint le front aussitôt après sa guérison.

Adjudant-chef SQUARCIONI, 141^e d'infanterie : très bon adjudant-chef, commande sa section avec une grande fermeté et beaucoup d'autorité. A fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup de vigueur, de bravoure personnelle et d'allant. Sous-officier très méritant.

Adjudant ESPERET, 40^e d'infanterie : sous-officier hors ligne, d'une intelligence rare, d'un dévouement à toute épreuve. Cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure.

Adjudant VAISSADE, 76^e d'infanterie : excellent sous-officier de réserve. A toujours montré le plus grand courage au cours des différentes actions auxquelles il a pris part ; notamment en pénétrant à la tête de sa section dans une tranchée allemande.

Adjudant-chef MAHÉ, 328^e d'infanterie : a participé à la campagne, dès le premier jour, s'est fait remarquer par son zèle et son entendement des choses militaires, notamment au combat du 25 septembre. Chef d'une section de mitrailleuses depuis décembre, n'a cessé de montrer une grande ardeur et le plus vif esprit d'observation ; hardi et plein d'initiative, a su conduire sa section dans les moments et les endroits les plus difficiles avec une autorité, une compétence, qui ont prouvé qu'il était un chef de section de mitrailleuses à la hauteur de toutes les situations.

Adjudant WREGÉ, 331^e d'infanterie : chef de section modèle, d'une bravoure, d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve. S'est distingué au cours des combats de la fin d'octobre et pendant la longue période que le régiment a passée aux tranchées.

Adjudant BRIOL, 313^e d'infanterie : a de nombreuses campagnes, s'est très bien comporté depuis le début de la guerre, a commandé sa section avec beaucoup d'énergie les 3, 4 et 5 mars 1915.

Sergent LAHURE, 94^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Arrivé sur le front le 23 décembre 1914, s'est distingué depuis dans toutes les occasions par sa vigueur, son énergie entraînant et l'excellent exemple qu'il n'a cessé de donner à ses camarades. Soldat modèle.

Sergent THOMAS, 331^e d'infanterie : très bon sous-officier, arrivé au corps le 3 octobre comme volontaire venant d'un régiment territorial. A presque toujours commandé une section depuis son arrivée au front. A été cité à l'ordre du régiment. Toujours au premier rang, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Très méritant.

Adjudant LEFEVRE, 19^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne a montré à plusieurs reprises une grande bravoure et de réelles qualités d'entraîneur d'hommes. Le 14 décembre, blessé, est resté sur le terrain jusqu'à la nuit sous un feu violent, à côté de quelques autres blessés qu'il a réussi ensuite à ramener avec lui. A peine guéri est revenu sur le front en refusant un congé de convalescence. Sujet d'élite.

Soldat musicien NOTEBOOM, 31^e d'infanterie : excellent soldat, très dévoué et très brave. Depuis le commencement de la guerre actuelle, ne cesse de donner l'exemple de la discipline, du sang-froid et du dévouement le plus absolu, et se prodigue dans tous les services qui lui sont commandés.

Adjudant BRISET, 4^e d'infanterie : très bon sous-officier, intelligent, énergique, s'est très bien comporté dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, a eu à commander sa compagnie à deux reprises différentes en septembre. Très ancien de services et très méritant. Vient des adjudants d'un régiment étranger ; a demandé à faire campagne en France.

Adjudant-chef DEBRIL, 16^e bataillon de chasseurs : sous-officier très consciencieux. Remplit à la grande satisfaction du chef de corps les fonctions d'adjudant de bataillon. Le 6 août, au début de la campagne, a eu, comme chef de section l'occasion de faire preuve d'un grand courage en entraînant sa section à l'attaque sous un feu violent de l'ennemi.

Adjudant-chef VEYS, 16^e bataillon de chasseurs : le 6 août est venu spontanément se mettre à la disposition d'un commandant de compagnie marchant à l'ennemi, disant à cet officier : « Je ne pourrai peut-être pas remplacer un de vos chefs de section, mais au moins vous servir d'agent de liaison. » Au cours de l'action, a été blessé très grièvement en relevant le commandant du détachement blessé et sur le point de tomber aux mains de l'ennemi.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.